

GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 67 — 12e année — Janvier-Février 1993

Bonne Année

Steinlen

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 67
Janv./Fév. 1993

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
Dépôt : 41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
Y. BRES
Th. CHEVRIER
P. DESCAMPS
J.J. LEDOS
G. PELLETIER
J. SAUSSAYE
Ch. SOWERWINE
Ch. VINCENT

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
14, rue de Nanteuil
75015 Paris - Tél. 45.32.06.23

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Traditionnellement, le premier numéro de l'année paraît avec quelques jours de retard. A cela deux raisons :

Tout d'abord, nous attendons avec fébrilité le renouvellement des abonnements - la plus grande partie se fait en fin d'année - dont le nombre détermine l'envoi global de ce numéro, car les "envois complémentaires" expédiés après coup aux retardataires nous occasionnent des frais supplémentaires. Merci d'en tenir compte.

Et puis nos maquettiste et imprimeur, surchargés de travail en fin d'année, en profitent pour prendre quelques jours de repos avant de "sortir" le numéro. Qui leur en voudrait ?

Cette année, de surcroît, notre éditorialiste habituel, pour des raisons autres que les libations de fin d'année, se retrouve en clinique d'où, bien sûr, il ne peut s'acquitter de sa tâche (nous te souhaitons un prompt rétablissement !).

Vous savez maintenant pourquoi nos voeux vous parviennent avec retard, ils n'en sont pas moins sincères.

Dans ce numéro vous découvrirez des personnages méconnus : Mayne Reid, dont les ouvrages ont peut-être enchanté votre jeunesse, les Mayoux, syndicalistes pacifistes et Madeleine Pelletier, socialiste féministe, tous assoiffés de justice, alors qu'ils en furent parfois les innocentes victimes. La justice, nous l'évoquons aussi, celle de l'Ancien régime, souvent "injuste" et féroce.

On sait que la justice n'était jadis qu'un moyen de maintenir l'ordre. La Révolution avait voulu une justice égalitaire, elle aura eu le mérite d'avoir "déclaré les Droits de l'Homme". Mais depuis, l'Etat ou les gouvernements n'ont-ils pas continué de préférer l'ordre à la justice ? Ce fut bien sûr le cas du Second Empire dont l'Ordre était la devise. N'est-ce pas cet amour de l'ordre qui explique alors l'attitude de l'opinion publique, qui préfèrait finalement la paix à la justice. La magistrature était parfois un instrument de répression : souvenons-nous des jugements hâtifs des Communards après la Commune en 1871, souvenons-nous de l'affaire Dreyfus, des "condamnés pour l'exemple" pendant la guerre de 1914-1918, ou, plus près de nous, des "tribunaux d'exception" sous le régime de Pétain. Deux siècles après la Révolution, est-on certain que l'opinion publique ne préfère pas encore l'ordre à la justice ?

La croyance dominante est qu'il suffit d'obéir à sa conscience pour faire le "bien". On répète sur tous les tons que la conscience est souveraine. Si on a reçu une éducation religieuse on remplace le mot "conscience" par le mot "Dieu". Dès lors on peut prendre les initiatives les plus osées, dès qu'elles paraissent ordonnées ou tolérées par la "conscience" ou par "Dieu". Aussi, les hommes qui ne sont pas d'accord peuvent s'adresser des injures et aussi se battre sans pour autant être de mauvaise foi : tous ont la conscience tranquille ... mais insuffisamment éclairée.

N'est-il pas vrai que la condamnation d'un innocent qui paie pour les coupables révolte moins ceux qui se réfèrent à l'idéal du Crucifié ? N'a-t-on pas fait croire qu'un soldat, même innocent, doit accepter sa condamnation sans rien dire ? Le "Devoir" du civilisé "chrétien" n'est-il pas de se sacrifier pour autrui ?

En réalité cette fausse idée de justice vient du dogme de la responsabilité collective. On fait croire que la nation, la race ou la caste est solidairement responsable des actes de ses membres, et que si l'un d'entre eux les engage dans un conflit, ils doivent nécessairement se sacrifier à ses côtés.

Cette confusion qui persiste entre responsabilité collective et responsabilité individuelle n'est-elle pas, elle aussi, la survivance des anciens temps ?

G. Pelletier

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS

N'oubliez pas que la revue d'histoire populaire Gavroche est une revue indépendante de tout groupe politique, syndical, confessionnel et financier. Elle ne reçoit aucune subvention ni de l'Etat ni de tout autre organisme privé ou public.

Gavroche ne peut compter que sur la fidélité et le soutien de ses lecteurs. Vous pouvez lui manifester votre attachement en parlant de la revue autour de vous et en souscrivant ou en faisant souscrire des abonnements. Assurez-vous que votre bibliothèque municipale ou de quartier est bien abonnée à Gavroche. Merci !

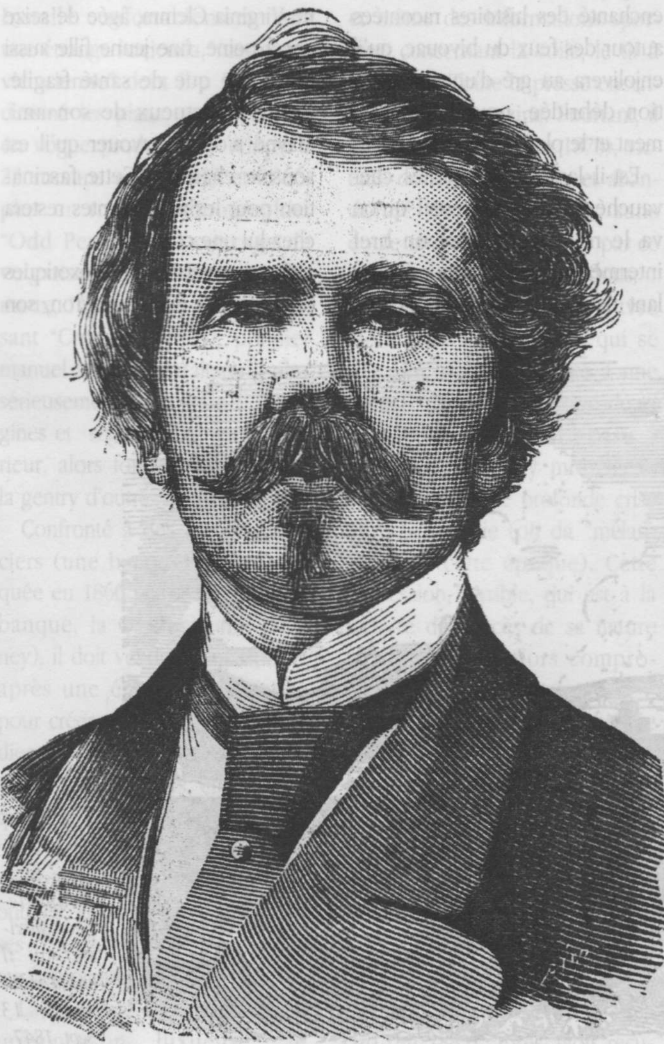
MAYNE REID LE REVOLUTIONNAIRE

Il est peu de lecteurs ayant dépassé la cinquantaine qui ne se souviennent avoir lu, dans leur jeunesse, tel ou tel roman du Capitaine Mayne Reid. Des titres comme "Les Chasseurs de scalps", "Les Robinsons de terre ferme", "Le Gantelet blanc" ou "La Quarteronne" étaient encore disponibles dans l'entre-deux guerres, aussi bien dans la Bibliothèque Verte de chez Hachette, que dans les belles reliures cartonnées de chez Hetzel, ou parmi ces petits volumes brochés à couverture bleue du Livre National de chez Tallandier.

Nombre des écoliers de cette époque, où l'on jugeait encore bienséant de récompenser les élèves méritants lors de la distribution des prix, se virent dotés de l'une ou l'autre des aventures du romancier Irlandais, dans ces belles reliures rouge et or qui dorment aujourd'hui par monceaux dans les greniers de nos grand-mères...

Ces temps sont aujourd'hui révolus, et si, très paradoxalement, le nom de Reid apparaît toujours dans le dictionnaire, il a disparu de l'édition française, à quelques rares exceptions près, depuis une trentaine d'années environ. Ce fut pourtant, durant toute la seconde moitié du XIXème siècle, l'un des auteurs les plus lus, connus et demandés de part et d'autre de l'Atlantique, et il prend place, au même titre que Verne, London, Stevenson ou encore Rider-Haggard et Curwood, parmi les grands romanciers d'aventures et de voyage, de ceux que notre XXème siècle n'a jamais vraiment su recréer.

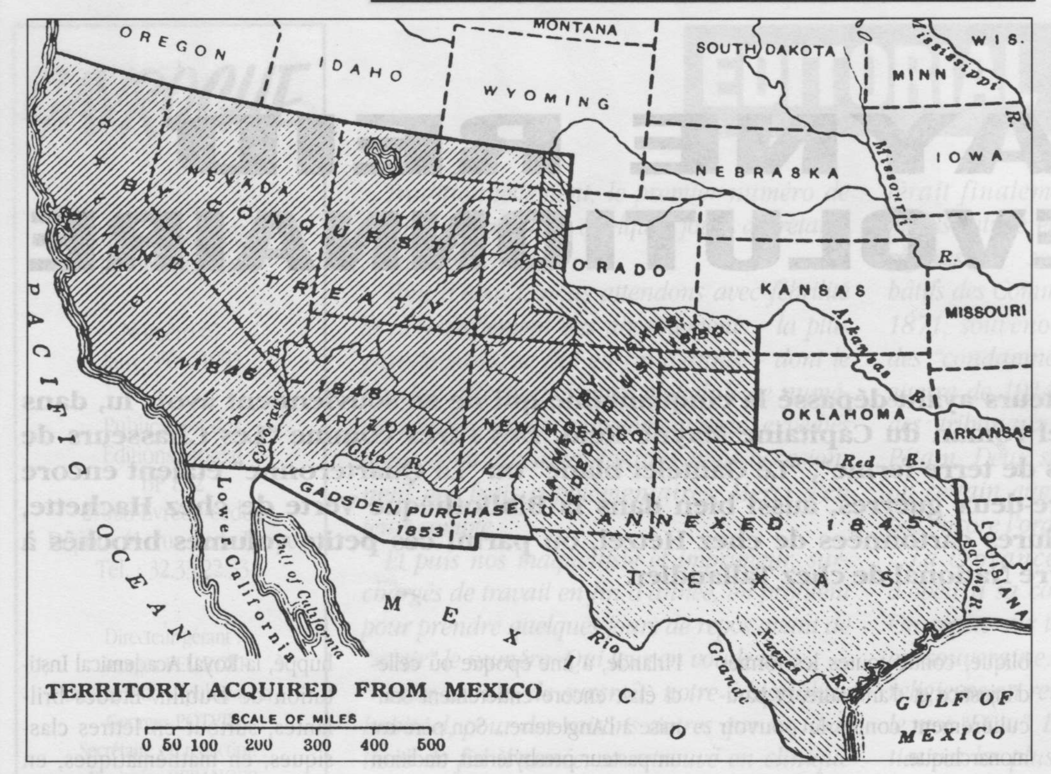
Il est un pays, tout de même, où il est encore possible de trouver notre auteur en librairie : la Russie ! Et plus largement, presque tous les pays de l'Est. L'explication ? Elle est simple : notre homme eut, sa vie durant, un engagement politique sincère et actif en faveur du peuple, pour la démocratie et la république, contre toutes les formes d'injustice et d'arbitraire, et particulièrement contre le pouvoir monarchique.



Retraçons d'abord brièvement l'itinéraire mouvementé du personnage. Il naît en 1818 à Ballyroney, petite ville du nord de l'Irlande, à une époque où celle-ci était encore entièrement soumise à l'Angleterre... Son père est un pasteur presbytérien, tradition qui remonte à trois générations. Bien entendu, on l'élève dans la même voie, et à seize ans, il se retrouve dans un séminaire très huppé, la Royal Academical Institution de Dublin. Etudes brillantes, surtout en lettres classiques, en mathématiques, en sport, mais pas du tout hélas en éducation religieuse, discipline qui l'ennuie profondément ! Après 4 ans de ce régime, le jeune Mayne sait que sa vocation est ailleurs que devant une assemblée de fidèles recueillis, et ose l'annoncer à ses parents atterrés, lesquels ne pourront pourtant que s'incliner devant sa détermination.

Comme bien d'autres Irlandais, il s'embarque vers l'Amérique, en 1840. Il a 22 ans, un solide bagage intellectuel, la tête pleine de rêves, et une insatiable curiosité. Après son débarquement à la Nouvelle-Orléans, et 6 mois passés comme surveillant d'esclaves, il est renvoyé, pour avoir refusé de fouetter l'un d'eux. Remontant vers Saint-Louis, pour fuir les miasmes mortels du "Yellow Jack" (la fièvre jaune), il commence une existence mouvementée : successivement précepteur des fils d'un juge à Nashville (Tennessee), maître d'école dans cette même ville, commerçant à Natchez, puis marchand des prairies jusqu'à Santa Fe (encore mexicaine à cette époque) et Chihuahua, avant de devenir coureur des bois, mais à son compte cette fois, comme trappeur, le long de la Red River, du Missouri et de la Platte.

Seul, ou accompagné de camarades de rencontre, il explo-



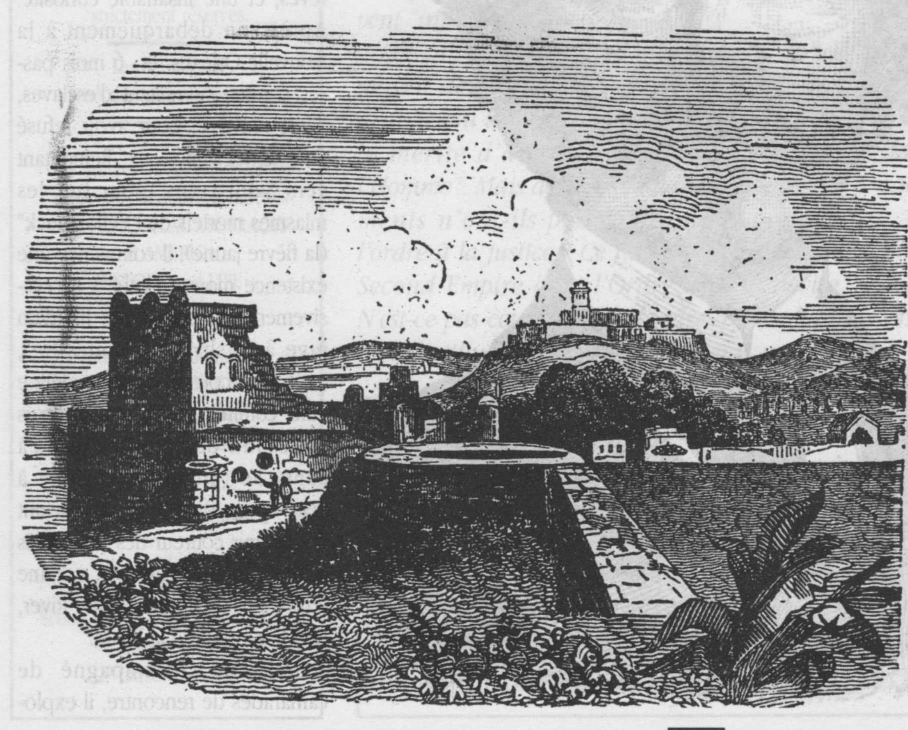
Gains territoriaux U.S.

re ces contrées, servi par son sens aigu de l'observation, et par une mémoire remarquable, sans doute soutenue par des notes de voyage... C'est fort heureux pour nous, car ces espaces sauvages situés au-delà du Mississipi sont, en 1841-1842, quasiment inexplorés. La plupart des tribus indiennes y sont encore pacifiques dans leur ensemble, quoique déjà méfiantes, comme pressentant le danger à venir. Mayne Reid va, dans ses romans, les décrire avec l'exactitude scrupuleuse du reporter et la véracité des situations vécues, tout en enrichissant celles-ci du souvenir enchanté des histoires racontées autour des feux du bivouac, qu'il enjolivera au gré d'une imagination débridée, pour l'ébahissement et le plaisir de ses lecteurs.

Est-il lassé de ces folles chevauchées? Toujours est-il qu'on va le retrouver, après un bref intermède comme acteur ambulant dans une troupe de l'Ohio, journaliste et poète à Pittsburgh, puis à Philadelphie, où il se lie d'amitié en 1843 avec Edgar Poe. Celui-ci vient d'épouser sa cousine Virginia Clemm, âgée de seize ans à peine, une jeune fille aussi ravissante que de santé fragile. Trop respectueux de son ami, Mayne n'ose lui avouer qu'il est sous le charme... Cette fascination pour les adolescentes restera chez lui une constante.

Ses premiers poèmes exotiques (très inspirés de Lord Byron, son modèle), et une tragédie en cinq actes (intitulée "Le Martyre de l'Amour") ne lui ayant pas apporté la gloire escomptée, et la routine journalistique s'ajoutant à son dégoût devant les succès d'une littérature "légère" (type Paul de Kock) à laquelle, malgré les sollicitations d'éditeurs, il se refuse, tout cela le pousse à chercher une issue. Elle se présente en 1846, lorsque les Etats-Unis déclarent la guerre au Mexique. Il s'engage dans les *Volontaires de New-York* comme sous-lieutenant, et va participer, tout en assurant la tâche de correspondant de guerre pour le "Spirit of the Times", à la campagne militaire décisive menée par le général Winfield Scott de Vera Cruz à Mexico (sur le chemin qu'avait suivi Cortez en 1521) entre Janvier et Septembre 1847.

S'illustrant par sa bravoure lors de plusieurs engagements, il est grièvement blessé à la jambe durant l'assaut final sur la citadelle de Chapultepec (13 Septembre 1847) et va se trouver, par erreur, porté disparu au soir de la bataille. La nouvelle de sa mort parvient en Irlande, avant d'être heureusement démentie... Il se remet assez vite de sa blessure pour effectuer de longues randonnées à cheval dans le chapparal, séduire une riche héritière mexicaine (qu'il n'épousera pas), et assister à la signature du traité de Guadalupe-Hidalgo, par lequel la Californie, l'Utah, le Nouveau-Mexique et le Texas passèrent aux Américains. Ils n'allaient pas tarder à y découvrir l'or du Gold Rush, début 1848. Mais, décidément, cette occupation sans combat manque de panache, et Mayne Reid, promu Capitaine pour sa conduite courageuse, commence à s'ennuyer. L'inaction lui pèse bientôt, il démissionne. Après quelques mois de convalescence chez un ami de l'Ohio (où il esquisse son premier roman sur des souvenirs du Mexique), une nouvelle noble cause s'impose à lui. Il faut voler à l'aide des révolutionnaires de 48, qui ont tenté leur chance en Europe. Accompagné de Friedrich Hecker, un émeutier Badois



Chapultepec (Mexico) où il faillit mourir le 13 sept. 1847

venu solliciter son aide, il s'embarque à la tête d'un bataillon de volontaires démobilisés du Mexique, le 27 Juin 1848. Beau geste, mais il est trop tard. A l'arrivée à Liverpool, le 10 Juillet, les hommes apprennent l'écrasement des Badois, à Rastadt... Qu'à cela ne tienne ! Les Hongrois de Kossuth sont en lutte, eux aussi, pour leur indépendance : pourquoi ne pas courir les aider? Le sort, hélas, s'acharne : lorsque la troupe atteint Paris, les Russes de Paskievitch ont écrasé les Hongrois, leur chef est en fuite en Turquie, et cette fois, c'est bien fini.

La troupe se sépare, et Reid décide d'aller revoir sa famille en Irlande. Il en profite pour remanier la première version des "Rifle Rangers", parue aux Etats-Unis sous le titre "War Life" en 1849, et pour écrire son deuxième roman, "The Scalp Hunters" (1851). Celui-ci obtiendra un succès colossal, lui valant une immédiate notoriété, et la proposition financièrement alléchante de l'éditeur David Bogue d'écrire, au rythme constant d'un par an, des récits destinés à la jeunesse, qui paraîtront aux étrennes. Désireux de s'assurer des revenus réguliers, il accepte. Cette décision lui a valu d'être connu surtout comme un auteur pour la jeunesse, alors que plus de la moitié de ses ouvrages (26 sur 49) s'adressent à un public adulte, et que ce sont finalement ces derniers qui ont été le plus abondamment traduits et réédités après sa mort (1).

Après un bref séjour en France, durant lequel il assiste, consterné, au coup d'état du 2 Décembre 1851, il se marie, en 1853, avec une demoiselle de bonne famille, Elisabeh Hyde,



Masure de pêcheurs irlandais — on n'ose parler d'un "intérieur" ; la torpeur, la tristesse, le dénuement, tout se résume d'un seul mot : la faim.

âgée de 15 ans, et donc de 20 ans sa cadette... Ce couple des plus curieux vivra pourtant un amour serein et durable, que seule l'absence d'enfants viendra quelque peu ternir (la cause de cette stérilité, vraisemblablement d'ordre médical, reste encore à ce jour un mystère non élucidé). Installé confortablement dans une étrange hacienda "mexicano-victorienne" dont il a lui-même dessiné les plans, notre écrivain en vogue produit sans relâche : 23 romans entre 1853 et 1866, plus un traité d'ethnographie, "Odd People", un ouvrage de vulgarisation consacré aux animaux, "Quadrupeds", et l'amusant "Croquet" (1863), premier manuel au monde traitant le plus sérieusement du monde des origines et règles de ce jeu d'extérieur, alors fort en vogue parmi la gentry d'outre-manche.

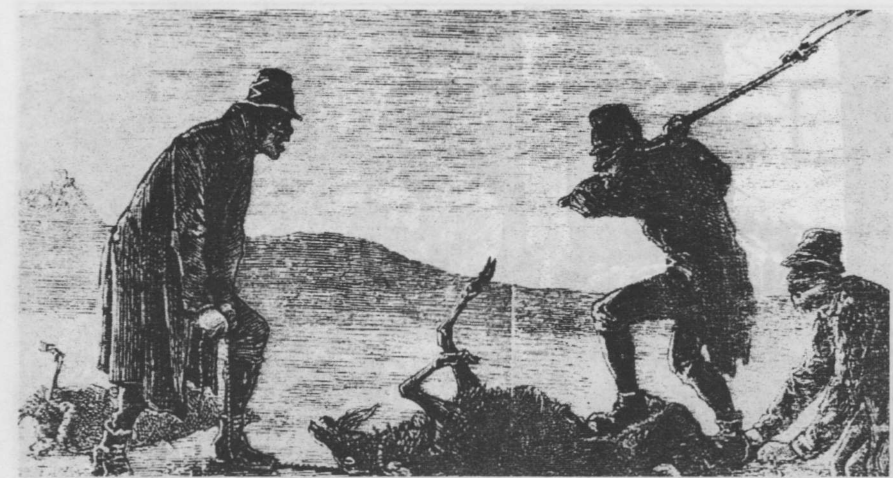
Confronté à des ennuis financiers (une banqueroute provoquée en 1866 par la faillite de sa banque, la Overend and Gurney), il doit vendre sa maison, et après une éphémère tentative pour créer un journal (son quotidien du soir, le "Little Times", ne tiendra que 22 jours, en 1867), il quitte la Grande-Bretagne, décidé à refaire sa vie dans cette Amérique qu'il n'a jamais oubliée, et qu'il vénère, tant pour ses paysages que pour son régime démocratique.

Là, il lance un mensuel, de présentation luxueuse, le "Onward Magazine", dont le n°1 sort en Janvier 1869. On y trouve de tout : des romans inédits du propriétaire, bien sûr, mais aussi quantité de choses dues à d'autres plumes que la sienne : nouvelles, poèmes, articles divers (militaires, politiques, voire polémiques), des récits de voyages, et même des informations sportives concernant la voile, le tir à l'arc, etc... Toute la presse encense ce beau magazine. Pourtant, il cesse au n°14 (Février 1870), victime de son éclectisme, et abandonné de ses lecteurs, sans doute un peu déboussolés par ce journal aux contours trop flous.

Une période noire s'ouvre alors pour Mayne Reid, qui se retrouve à l'hôpital, suite à une soudaine et grave infection de sa blessure du Mexique. Il y passe 5 mois, manque d'y mourir, et sombre dans une profonde crise de neurasthénie (on dit "mélancolie", à cette époque). Cette dépression, terrible, qui est à la mesure des excès de sa nature même, semble alors compromettre définitivement sa carrière d'écrivain. Sa femme décide de quitter New-York, le 22 Octobre 1870. Date curieuse... Il quitte l'Amérique, le continent qui a fait sa gloire (une grande partie de ses romans s'y déroulent), et ce départ est comme une première mort, la fin définitive d'un rêve. Or, c'est un 22 Octobre exactement qu'il mourra, 13 ans plus tard (en 1883), après avoir récupéré sa forme intellectuelle, mais non physique (il marchera avec des béquilles dès 1874), ni l'aisance pécuniaire, ses derniers romans n'ayant pas rencontré le succès des premiers, et sa vogue en Angleterre étant supplantée par celle d'un Français : Jules Verne.

L'engagement politique de notre auteur commence, peut-on dire, dès sa naissance. Car tout tient au départ à son lieu d'origine, l'Irlande. Bien qu'incorporée depuis 1800 au Royaume-Uni, elle reste encore, vers 1825, un petit monde à part, sorte de dépendance coloniale de l'Angleterre plutôt que véritable terre britannique. Quoi de commun, en effet, entre un pays dépourvu de toute industrie autre qu'artisanale, au tiers incultivable, parsemé de marécages au-dessus desquels flotte une brume perpétuelle et la prospère Angleterre, pour une part vaste jardin, pour une autre vaste usine, et dont l'Empire s'est enrichi, depuis Waterloo, des dépouilles françaises et hollandaises ? D'un côté, une population irlandaise en grande majorité celte d'origine, catholique de religion, insouciante, ignorante, prompte à l'enthousiasme et à la violence, sensible à la poésie. De l'autre, des Anglais protestants, pratiques, laborieux, positifs, assoiffés de respectabilité, même lorsqu'ils sont misérables. Entre ces deux peuples, qui forment deux

(1) Une réédition de 5 romans de Mayne Reid paraîtra prochainement dans la collection "Omnibus" aux Presses de la Cité, en un gros volume d'environ 1200 pages, avec préface biographique et bibliographie complète, parmi lesquels, justement, 4 titres "pour adultes", à savoir : "The Rifle Rangers" (ou *Le Corps-Franc des Rifles*), "The Scalp Hunters" (ou *Les Chasseurs de Chevelures*), "The White Chief", (ou *Le Chef Blanc*), et "Oceola the Seminole", (ou *Le Roi des Séminoles*).



Un loyer, un fermage non payés, et c'est l'expulsion. Mais des bandes d'hommes masqués ou barbouillés de suie viennent égorger le bétail de ceux qui remplacent les expulsés, voire de ceux qui paient leurs fermages.

civilisations, deux races, deux psychologies bien distinctes, il y a bien plus qu'un bras de mer : un abîme d'incompréhension.

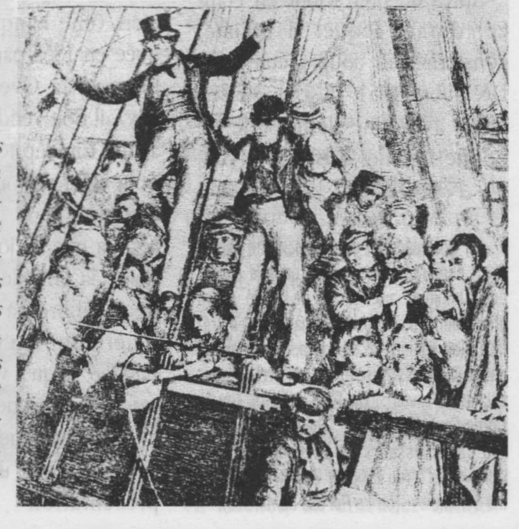
Qui gouverne l'Irlande ? Un Lord-Lieutenant, désigné par le Roi (à l'époque, c'est George V) et assisté dans ses décisions par un Conseil privé choisi parmi les grands propriétaires féodaux, les *squires*. Au centre d'immenses domaines concédés à leurs familles par les Rois ou par Cromwell, ces gentilshommes occupent des châteaux aux blanches façades et aux longues terrasses, où d'habiles perspectives sont ménagées sur des lointains bleutés... Ces somptueuses résidences sont toujours pleines d'une foule d'hôtes et de parasites mondains, qui s'y livrent toute l'année aux plaisirs de la danse ou de la comédie, mais aussi aux délices de repas pantagruéliques, auxquels succèdent de solides beuveries. On se soigne de ces excès, en dépit de la pluie fréquente et des vents marins, par une certaine tradition de la vie au grand-air, et la chasse à courre ou à tir, les pique-niques et les promenades en bateau ou à cheval occupent le plus clair de leur temps, lorsque celui-ci, bien sûr, daigne l'être suffisamment.

C'est au mains de ces squires que demeure l'administration locale, ainsi qu'une justice répressive dont ils usent, il faut le dire, sans douceur particulière. Les Anglais de cette époque sont en effet profondément attachés aux libertés individuelles, mais pour eux seulement. Comme le déclare tout net en 1839 un Britannique à Gustave de Beaumont, voyageur et sociologue français : "*On accuse l'angleterre de tenir l'Irlande sous le joug. Plainte insensée ! Le caractère mobile des Irlandais s'oppose à ce qu'ils aient jamais des institutions libres. Impropres à la liberté, pouvaient-ils rencontrer un sort plus heureux que de tomber sous l'empire d'une nation plus civilisée qu'eux, qui les fait participer à sa gloire et à sa grandeur ? L'Irlandais soumis à l'Anglais subit la loi de sa nature : il est d'une race inférieure*". C'est que la paysannerie irlandaise vit dans une misère noire. Dans ce pays sans travail, sans industrie, la terre est l'unique ressource. Il faut donc en obtenir un coin à tout prix. Or, non seulement le pays est pauvre, mais il souffre de surpopulation. Plus encore que son insouciance, la foi catholique de l'Irlandais lui interdit toute limitation volontaire des naissances.

Ainsi, la famille irlandaise est nombreuse, et dès qu'une hutte est vide, dès qu'un lambeau de sol reste sans maître, ce sont vingt foyers qui se le disputent ardemment. Le menu quotidien est plus que frugal. Aux jours d'abondance, le paysan irlandais vit et se contente de pommes de terre bouillies. De viande ou de lard, point. Jamais de légumes verts, jamais de céréales, pas même de fromage. Tout juste, et très exceptionnellement, un peu de beurre. Le tout (si l'on peut dire) arrosé d'eau additionnée de poivre, ou à l'occasion d'un âpre whisky, distillé sur place avec des moyens de fortune. Sa masure est sordide. Ne mesurant pas plus de huit à dix pieds de haut, elle est faite de boue séchée enrobant quelques mœllons ajustés, et couverte de branchages et de mottes de gazon. Une pièce unique, où la famille vit sur la terre battue, en compagnie de ses porcs. Pas de fenêtre, ni de cheminée, une porte en planches disjointes, quand on n'entre pas tout simplement par une ouverture grossièrement pratiquée dans le toit ! En guise de lit, de la paille ou de l'herbe. Point d'autre combustible que la tourbe (encore faut-il payer au propriétaire du sol le droit d'en ramasser). La ventilation est nulle, l'odeur suffocante : du sol rendu spongieux par une pluie presque continuelle se dégage une humidité pénétrante.

Ce maigre abri n'est même pas assuré. Un loyer, un fermage non payé, et c'est l'expulsion. L'éviction, comme on l'appelle, peut d'ailleurs se produire à tout moment, si le propriétaire trouve un paysan acceptant de payer un fermage supérieur à celui du tenancier en place. Aucune loi, avant 1870, ne sera votée pour limiter ces abus. L'éviction est toujours un spectacle impressionnant de cruauté et de violence. Une troupe de constables et de soldats du régiment s'avance et prend place autour de la demeure du paysan, qui se tient sur le seuil de sa porte, avec femme et enfants... Puis, au signal donné, les leviers frappent, tous ensemble. Quelques coups suffisent à abattre le toit et les murs.

Seules solutions pour ces expulsés : la révolte, l'exil, ou la mort. La révolte, ce sont ces attaques à main armée, dirigées soit contre les intendants des propriétaires, soit contre les paysans qui ont accepté doccuper la cabane du congénère expulsé. Ces attaques sont nocturnes. Les assaillants ont le visage barbouillé de suie. Le feu est mis aux bâtiments, le bétail est égorgé, parfois il y a mort d'homme. En dépit de la dureté des lois répressives, la rebellion couve toujours, et ne s'éteint ici que pour se rallumer ailleurs. Ces affrontements se doublent de fréquentes bagarres entre catholiques et protestants. Les prêtres catholiques, quoique peu instruits, font office non seulement de confesseurs et de conseillers, mais aussi au besoin de médecins, de vétérinaires ou d'instituteurs. Irréductibles opposants à l'anglicisation de l'île, ils sont dévoués corps et âme à la Verte



Après les grandes famines du milieu du siècle, l'Amérique apparaît comme la terre promise. C'est alors que partent vers l'Ouest des centaines de milliers d'hommes rudes et desespérés qui s'appellent O'Connor, O'Flaherty ou Kennedy

Erin (dont le nom, en gaélique, signifie "occidentale"). En face, l'Eglise anglicane est la seule officiellement reconnue en Irlande. Etroitement inféodée aux grands propriétaires, elle partage leur indifférence pour les autochtones, ne s'en occupant que pour percevoir sur eux, bien qu'étrangers à sa foi, la même dîme que sur ses peu nombreuses ouailles...

Cette dîme, les colons de l'Ulster, qui sont presbytériens, la paient également. La détestation commune de cette dîme est en quelque sorte un trait commun unissant la population irlandaise asservie à certains de ses vainqueurs. Ainsi, ces presbytériens, qui sont Anglais et protestants, sont-ils en même temps plus proches que leurs compatriotes de ces Irlandais misérables. La famille de Mayne est de ceux-là. Nul doute que la sensibilité du jeune homme, à l'âge où son esprit s'éveilla à la compréhension du monde, fut profondément et irrémédiablement marquée par ces images fortes et tristes. L'un de ses premiers poèmes, écrit sans doute à Philadelphie vers 1843, témoigne de ce qui peut être considéré comme son premier texte politique. Deux extraits suffiront à en suggérer la teneur, poignante et douloureuse.

"Je t'aime, Erin, bien que tes joues pâles soient blêmes d'avoir trop pleuré,



Vers l'émigration : expulsion de fermiers irlandais.

Et que tes yeux caves, tes gémissements étouffés comme tes cris déchirants

Disent la trame sombre de ton amère agonie...

Je t'aime, même si je n'ai pu vivre avec toi !"

"Celui qui piétine tes champs rougis de sang a fait de ma patrie un enfer.

Je n'ai pas voulu être le favori servile à la porte des grands,

Ni être ce mendiant dans la lande brumeuse, mourant de faim et d'oubli..."

Mais ce ne sont encore que des mots. Son premier véritable acte politique, c'est sa participation à la guerre du Mexique, en 1847. Au fait, pourquoi fait-on la guerre aux Mexicains ? Parce qu'ils ont traîtreusement agressé de paisibles colons américains du Texas qui ne leur avaient rien fait (si ce n'est, et qui pourrait bien leur en vouloir, qu'ils avaient déclaré sans prévenir leur indépendance au pouvoir central mexicain, en 1836) et parce qu'ils ont massacré quelques fieffés chercheurs de coups et blessures comme Jim Bowie, John Travis ou Davy Crockett, dans la forteresse de l'Alamo. De plus, ils sont de nouveau gouvernés par un général infirme et mythomane (amputé d'une jambe, il la fit enterrer en grande pompe dans la cathédrale de Mexico) et les Américains ont ma foi de solides raisons de maudire ce Don Antonio Lopez de Santa Anna. Ils l'ont en effet imprudemment relâché, après l'avoir fait prisonnier lors de la revanche de San Jacinto. Ce traître avait juré de se tenir tranquille, et le voilà qui mène la rébellion. Intolérable !

En fait, personne n'est dupe des véritables intentions américaines. Si ce n'est, peut-être, les milliers de jeunes soldats qui s'enrôlent comme volontaires dans les vaillantes troupes de l'Union. Eux savent, ou croient sincèrement, qu'ils vont venger l'agression mexicaine, et libérer ce peuple opprimé par des généraux sans scrupules, pour lui apporter l'espoir et la liberté de la belle et bonne démocratie. Les vrais motifs sont clairs. Pour les politiques, et l'ambitieux prési-



Une éviction dans le comté de Galway, en 1886. Tant d'inhumanité finit par révolter l'opinion britannique contre les landlords et les squires. petits tyrans de l'irlande.

dent Polk en tête, il faut, une bonne fois pour toutes, s'approprier ces immenses terres quasi-désertes de l'Ouest, pour les coloniser. C'est une évidence irrésistible, et si l'on ne parle pas encore du sinistre "espace vital", c'est tout comme. Ne s'agit-il pas, en l'occurrence, du "destin manifeste" des Etats-Unis ? Il faut dire que ces Mexicains ont l'air de le faire exprès. Franchement, ils n'ont rien fait pour mériter la clémence américaine. On leur a envoyé un émissaire pour leur acheter ces terres dont ils ne font rien (si ce n'est les laisser à l'abandon, et au pillage des Indiens, autres empêcheurs de tourner en rond que l'on matera en temps voulu) ... ces matamores n'ont même pas voulu le recevoir ! Depuis que Frémont et ses compagnons, presque sans coup férir, ont pénétré en Californie, et en ont ramené des rapports enchanteurs, le fruit mûr apparaît trop beau pour qu'on y résiste. Il faut croquer la pomme. Le paradis perdu, ce sera pour les Mexicains, ou pour les Indiens.

Dans son premier roman, "The Rifle rangers", qui relate son expérience de soldat engagé, aucune trace de remords ou de mauvaise conscience. Publié à Londres en 1850, par W. Shoberl en deux volumes illustrés, ce roman veut, au-delà du divertissement et de l'exotisme de contrées nouvelles, montrer au public anglais que les Américains ont bien agi en faisant la guerre au Mexique, et en leur confisquant de vastes territoires destinés à la prospérité yankee. Faut-il croire que Mayne Reid, comme les autres, est totalement dupe de cette guerre de conquête et d'expansion territoriale, déguisée en croisade de libération nationale ? Ce serait un peu décevant, avouons-le, de la part d'un journaliste, intéressé par la politique de surcroît, et donc obligatoirement au fait des vérités pas bonnes à dire, et de ce fait cachées au commun des mortels. Et puis enfin, un homme qui avait souffert de l'oppression anglaise pouvait-il de sang-froid agir à son tour en conquérant sur un sol étranger, sans en ressentir la moindre gêne intellectuelle ? En fait, ce roman est le fruit d'un remaniement. Dans la première version écrite en 1848-49 aux Etats-Unis, et publiée là-bas sous le titre "War Life", l'auteur nous livre des réflexions personnelles (supprimées par la suite) qui le font apparaître comme un jeune homme lucide et sincère. Ainsi, ce passage, dans lequel le héros Haller (qui incarne évidemment Reid lui-même) erre, au soir du 22 Février 1847, sur la plage de l'île Lobos, où les troupes américaines ont débarqué pour préparer leur attaque du port de Vera Cruz ...



Affiche de librairie pour la première traduction des "Rifle Rangers"(1854) Départ. des Estampes, B.N.

Après avoir observé un moment cette splendide vue, Haller se promena le long de la douceur de la plage, silencieux et absorbé dans ses pensées. La scène avait suscité en lui un esprit de contemplation. C'était la première fois, depuis qu'il avait entamé cette nouvelle vie, qu'il se retrouvait ainsi seul en présence de la Nature, et une question lui surgit du cœur : "Pourquoi suis-je ici ?" Sa réflexion se poursuivit par une série d'interrogations.

"Cette cause est-elle juste ? Mon pays a-t-il subi une offense, que je doive tirer mon épée pour le défendre ? Faut-il vraiment que, moi et les autres, nous envahissions cette contrée, pour l'heure si tranquille et paisible ?"

"Vais-je agir utilement — et en quoi ? Ne suis-je condamné à porter la désolation dans plus d'un cœur heureux ? Pourrai-je vibrer de l'espoir du patriote, si je vis ? Prétendre à sa gloire, si je meurs ?" A toutes ces questions, son cœur faisait la même réponse : "Non !"

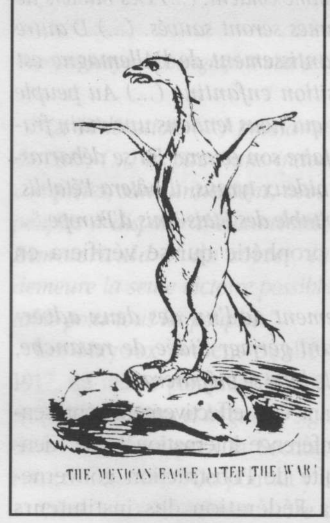
Les sophismes développés pour induire en erreur les participants quant aux véritables causes de cette guerre étaient trop superficiels. Haller rougissait de la fausseté de la cause pour laquelle il avait pris les armes. Sans être puritain, son cœur était rempli de la religion de justice. Il ne pouvait s'empêcher de songer, tandis qu'il contemplait les rivages hostiles d'Anahuac, qu'il aurait aimé naître sous ses cieux, ou trouver au moins une juste raison de haïr ceux qui y étaient nés !

Il manquait à Haller ce profond sentiment d'hostilité qui excite les nerfs des hommes, et les incite à accomplir des actes de bravoure désespérée. Il ne ressentait rien de ce sentiment d'injustice qui brûlait les cœurs des Tennessiens ou des Texans, dont les frères avaient été massacrés sur les parapets de l'Alamo, et dans les plaines de Goliad. Rien de ce patriotisme coupable, aussi, qui adopte pour criminel mot d'ordre : "Mon pays, pour le bien comme pour le mal !" Inspiré par nul de ces motifs, il demeurait triste, et comme déboussolé.

Voici donc recadré, dans sa perspective psychologique réelle, notre engagé volontaire. Il noiera bientôt ces doutes dans le feu de l'action, dans l'excitation de la peur et du danger, dans le ravissement de la découverte de ce pays nouveau, merveilleux à maints égards, et dans la mâle rudesse de l'amitié et de la solidarité entre soldats. La fatigue des marches harassantes sous le soleil, l'âpreté déroutante de certains engagements contre des Mexicains moins bien armés, mais maîtres d'un terrain qu'ils connaissent à fond, et déterminés à combattre jusqu'à la mort pour défendre leur pays, la griserie enivrante de la gloire, qui miroite derrière chaque action d'éclat, tout cela va balayer, d'un souffle pur et salutaire, ces noirs oiseaux du doute qui planaient dans l'esprit du jeune homme. Ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, de soutenir et de justifier l'impérialisme américain, comme il le fait par exemple dans ce passage extrait du chapitre XII de son roman "Les Forêts Vierges" paru chez Barba en 1856 :

"Il est incontestable, il est vrai, que les Américains sont possédés





Cette gravure satirique tirée de l'hebdomadaire new-yorkais « Yankee Doodle » était de tendance belliciste. Elle représente l'aigle mexicaine avant qu'on ne la plume (en haut) et après l'opération (en bas). Dans la plupart des Etats, les premières réponses aux appels de recrutement furent si massives qu'on rapporta du Tennessee qu'il « devenait difficile de trouver une place dans les rangs, même en payant ».

du désir d'agrandir leur territoire, et qu'ils sont déjà parvenus à faire plusieurs conquêtes. Mais avant de les accuser d'ambition, ne faudrait-il pas examiner le mobile de leur conduite ? Quel est ce but, en effet ? Prétendent-ils réduire les nations conquises à l'esclavage, ou leur imposer de lourds tributs ? Non. Loin de chercher des esclaves, ils ne font la guerre aux peuples que pour leur donner la liberté. Les Anglo-Amricains, disons mieux, les Anglo-Saxons, car les Anglais dignes de ce nom partagent à cet égard les idées généreuses des Américains, sont dirigés dans leur politique extérieure par deux motifs principaux : répandre partout les bienfaits d'un gouvernement libéral, faire disparaître de la surface du globe le vice et la misère, fléaux honteux, cent fois plus terribles que la peste et le choléra, et rallier, s'il est possible, tous les peuples sous un même drapeau, avec la devise : "Ordre et liberté, travail et bien-être".

Sans doute, et c'est là le mal, tous les Américains et tous les Anglais ne sont pas guidés par un mobile aussi pur. Et s'il s'en trouve encore beaucoup qui se laissent entraîner à la guerre soit par le désir de voir leur pays s'agrandir, soit par un mobile plus coupable encore, celui de leur intérêt privé, faut-il conclure de cet abus que le principe est condamnable ? Et quand on a vu tant de fois le vice hypocrite se mêler à la vertu et combattre sous la même bannière, doit-on s'étonner de trouver quelques ambitieux déguisés dans les rangs des vrais amis de l'indépendance et de la liberté ?"

Ce vibrant plaidoyer ne rencontra pas l'assentiment du traducteur, Raoul Bourdier, qui se laissa aller, dans une note de bas de page assez débridée, à une réaction personnelle. Celle-ci ne manque pas de sel, et exprime bien l'autre façon possible de percevoir l'expansionnisme yankee :

"Cette digression du Capitaine Mayne Reid sur la politique extérieure des Etats-Unis est à l'évidence d'un bon Américain [en quoi Bourdier se trompe, mal renseigné et sans doute abusé par les apparences] *Mais est-elle d'un bon logicien ? Les Américains, comme les Anglais leurs pères, nous ont toujours paru des marchands, combattant bien moins pour la liberté du monde, dont ils se soucient fort peu, que pour leurs intérêts commerciaux, dont ils prennent au contraire le plus grand soin. L'argent, le gain et le trafic, voilà leur dieu, leur loi et leur politique. Commerçants et manufacturiers, ils ne font la guerre que pour alimenter leurs machines et écouler leurs produits. La gloire et la liberté ne sont que des accessoires. Après une guerre terminée, la première chose à régler pour eux, c'est le paiement des frais. Pour cette nation, tout traité est un marché, que l'on exécute tant qu'il est avantageux.*

Que si l'on nous parle après cela du gouvernement libéral des Etats-Unis, nous répondrons qu'ils ont chez eux toute une population de nègres esclaves soumis au régime du fouet, et vendables comme le plus vil troupeau. Si l'on soutient encore que le désir de rendre les peuples à la liberté et à l'indépendance est le mobile de leurs conquêtes, nous citerons l'expédition du Mexique, et ces vols à main armée si odieusement renouvelés contre Cuba. Il est par trop facile de couvrir son ambition du manteau de la liberté, mais le moyen est vieux et ne trompe plus personne. Si j'ai bonne mémoire, c'est aussi au nom d'une chose sacrée, la religion, que Tartufe prétendait prendre possession de la maison du bonhomme Orgon !

Les Etats-unis sont, sans contredit, un grand peuple, personne ne songe à le nier. Nés d'hier, ils marchent déjà au premier rang des nations. Leur grandeur et leur prospérité vont s'accroissant chaque jour. Ils ont pour soutien l'activité, l'industrie, et le double-génie du commerce et de la navigation. A la bonne heure, ces qualités leur appartiennent. Mais qu'ils brillent, en outre, par une politique loyale et généreuse et par un caractère chevaleresque, c'est ce qui n'est pas, et c'est ce que nous nions."

A cet imparable contre-argument de l'esclavage noir aux Etats-Unis, Reid, qui condamne par ailleurs fermement cette institution, réserve une réponse personnelle au moins aussi incisive et mordante, en développant dans "la Quarteronne" (1856) un parallèle osé et surprenant :

"C'est vrai, l'homme noir est esclave ; mais ce n'est pas un esclave volontaire. *C'est une différence en sa faveur, du moins. Dans les autres pays, dans le mien, par exemple, je vois autour de moi des esclaves aussi, et en bien plus grand nombre. Ce ne sont pas les esclaves d'une personne, mais ceux d'une association de personnes, d'une classe, d'une oligarchie. Ce ne sont pas les esclaves de la corvée, les serfs féodaux, mais les victimes de son représentant moderne, la taxe, qui n'en est qu'une simple commutation, et dont les effets sont aussi pernicieux.*

Sur mon âme, je trouve que l'esclavage noir de la Louisiane est moins dégradant que celui de la plèbe blanche d'Angleterre. Le pauvre ilote à tête laineuse est une victime de la conquête, et peut demander à être rangé dans la catégorie honorable des prisonniers de guerre. Il n'a pas voulu sa servitude, tandis que vous, mon épicier, mon boucher, mon boulanger, oui, et vous aussi, mon beau marchand de la City, qui vous flattez d'être un homme libre, votre servitude est volontaire. Vous êtes fidèle à une fourberie politique qui vous enlève annuellement la moitié de votre travail, et qui oblige chaque année cent mille personnes de votre espèce à partir pour l'exil, dans la crainte que toute la nation ne meure infectée de la gangrène. Et tout cela ne soulève même pas une protestation ! Il y a pis encore. vous êtes toujours prêts à dire Crucifiez-le ! *de celui qui cherchera à changer cette condition, toujours prêts à glorifier l'homme qui proposera de river encore plus solidement vos fers."*

Une virulence qui laisse augurer de l'impétuosité de l'engagement politique qu'il continuera de manifester tout au long de sa vie, parfois sous des formes étonnantes, et que nous raconterons dans une seconde partie, à paraître dans un prochain numéro.

Thierry CHEVRIER

(Fin de la première partie)

Marie et François Mayoux

instituteurs pacifistes et syndicalistes

Mémoires de F. Mayoux

Introduction de Daniel GUERIN
Postface de Madeleine REBERIOUX

Éditions CANOPE

MARIE ET FRANÇOIS MAYOUX
INSTITUTEURS PACIFISTES ET SYNDICALISTES

Le texte de ce livre, que les éditions Canope viennent de publier, a été rédigé par François Mayoux. Il a fait l'objet d'une relecture attentive par sa femme, Marie Mayoux, et c'est son arrière petit fils, Frank Mayoux qui s'est chargé de sa publication. De cet intéressant ouvrage, nous publions ci-après, avec l'autorisation de l'éditeur, l'introduction rédigée en 1984 par Daniel Guérin (qui s'est éteint le 14 avril 1988) dans laquelle il résume le parcours attachant de ces deux militants pacifistes et syndicalistes.

Les Mémoires de François Mayoux apparaîtront peut-être au lecteur non enseignant comme trop centrés sur la vie professionnelle et syndicale des instituteurs. Mais même de ce point de vue le livre est d'un vif intérêt. Les Mayoux s'y montrent comme les champions intraitables de l'indépendance du syndicalisme et de sa non-subordination aux partis de gauche. Et ce en dépit du fait qu'ils ont été successivement, pour ensuite les quitter, membres du parti socialiste puis, après la scission de Tours, membres du jeune parti communiste et apologistes, le temps d'un rêve, de la Révolution russe. Pour préciser, ils quittèrent publiquement le parti socialiste le 3 novembre 1919 en annonçant leur ralliement aux communistes. Leur adhésion eut lieu en 1921 et ils furent exclus dès octobre 1922 pour crime de "syndicalisme". De telle sorte que les Mayoux furent parmi les premiers exclus du PC !

Bien que non anarchistes, ils exaltèrent le principe de liberté dans les publications syndicales et s'y opposèrent à toute censure. Pour cette raison, François Mayoux n'hésita pas à cesser sa collaboration à *L'Ecole Emancipée* où il avait tenu une rubrique : "Les ouvriers et la guerre". Plus tard, de 1925 à 1936, le couple publiera par ses propres moyens un petit bulletin syndical à faible tirage, mais farouchement indépendant : *Notre point de vue*.

Vis à vis de l'unité syndicale, qui, disent-ils avec raison, "a toujours passionné les militants", ils se montreront prudemment réservés :"L'unité *contre* les ennemis ouvriers, très bien. Mais qui serait assez naïf pour ne pas comprendre que l'unité *contre* les intérêts ouvriers est une duperie ?". Ce qui sera le cas, en 1935, lorsque la fusion CGT-CGTU dégénérera en une colonisation du mouvement ouvrier par un parti communiste devenu patriote et belliciste, sous la houlette de Moscou.

Mais le thème, à mon avis dominant, le plus original, le plus courageux aussi parce que le plus minoritaire, réside dans les imprécations contre les horreurs criminelles de la "grande" guerre de 1914-1918.

Les Mayoux fulminèrent contre la trahison, en et après 1914, des chefs socialistes et syndicalistes.

Ils ne pardonnèrent pas à Merrheim (des Métaux), ancien leader syndicaliste "minoritaire", c'est-à-dire pacifiste, d'être devenu, à la Noël 1917, jusqu'auboutiste. Ils en voulurent aussi à Monatte d'avoir trop longtemps conservé des illusions sur Merrheim.

Ils reprochèrent amèrement à Jean Longuet et à ses amis d'avoir été pacifistes en paroles et d'avoir voté jusqu'au bout les crédits de guerre. Ils allèrent jusqu'à douter du comportement de Jaurès s'il avait survécu à l'attentat du 31 juillet 1914 : "Jaurès en aurait peut-être fait autant. *Peut-être*, mais pas certainement."

J'avoue, pour ma part, souscrire à leur prudence dubitative...

Les prises de position virulentes des Mayoux contre la guerre parle d'elles-mêmes et nous n'avons pas mieux à faire, pour l'honneur de leurs auteurs, que d'en citer ici l'essentiel.

Dès octobre 1914, les Mayoux écrivirent un article pour *L'Ecole Emancipée*. Cet article ne put paraître. Ils y disaient ceci : *"Il faut développer la haine de la guerre et non la haine du peuple allemand, victime comme nous, mais non complice de ses maîtres"*. Mais, lors de l'instruction ouverte contre eux, trois ans plus tard, le juge d'instruction avait trouvé moyen d'avoir sous les yeux le texte de cet article proscrit.

Puis ce fut le *Manifeste des instituteurs de la Charente*, du 1er juillet 1915, rédigé et propagé par Marie Mayoux :

"L'intérêt d'une paix prochaine nous apparaît comme évident. (...) Des milliers de jeunes hommes seront sauvés. (...) D'autre part, l'anéantissement de l'Allemagne est une proposition enfantine (...) Au peuple allemand à qui nous tendons une main fraternelle de faire son œuvre. En se débarrassant de ses hideux tyrans, il hâtera l'établissement inévitable des Etats-Unis d'Europe."

Et cette prophétie qui se vérifiera en 1939 :

"L'écrasement de l'un des deux adversaires faisant germer l'idée de revanche, une nouvelle lutte se préparera."

Ne pouvant être effectivement représentée à la conférence internationale de Kienthal par suite de l'obstruction gouvernementale, la Fédération des instituteurs envoya la déclaration suivante signée : *Pour la Fédération, la déléguée Marie Mayoux* et datée de Paris, 22 avril 1916 :

"La Fédération (...) prie les camarades de tous les pays de croire que son attitude est indépendante des événements militaires et ne saurait être modifiée par aucune défaite ou victoire ; les troupes allemandes à Paris ou les troupes françaises à Berlin n'empêcheraient pas la majorité de ses membres de penser que la paix est la plus grande victoire que puissent remporter les peuples belligérants."

Les 3 et 4 août 1917, au congrès de la Fédération nationale des syndicats d'instituteurs et d'institutrices, congrès interdit et qui se tint clandestinement, fut adopté le texte d'un ordre du jour présenté par les Mayoux :



François Mayoux photographié avec ses élèves, dans son école en Charente, en 1912.

"La Fédération (...) proclame sa volonté de paix, (...) la paix sans indemnités, sans conquêtes, sans annexions, avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la paix de Zimmerwald et du soviet, la paix qui demeure la seule victoire possible et souhaitable pour tous les peuples."

Les Mayoux avaient publié, le 25 mai 1917, un mince pamphlet intitulé *Les Instituteurs syndicalistes et la guerre* signé : "Section de la Charente, pour la Section : Marie et François Mayoux". On pouvait y lire :

"Nous devons refuser notre concours à toute propagande en faveur de la guerre. Pourquoi nous a-t-on demandé, fait sans précédent, de faire une leçon sur l'entrée en guerre des Etats-Unis, alors qu'un événement d'une importance autrement considérable dans l'histoire de l'humanité : la Révolution russe, non seulement n'a pas été jugée digne par la République française d'être notifiée à la jeunesse française, mais est journellement discréditée..."

Et de conclure :

"La guerre est immorale, inhumaine, ruineuse. (...) Notre programme n'a pas varié, il ne variera pas jusqu'à la fin de l'horrible et stupide boucherie. (...) A la guerre il n'y a qu'un remède, la paix. (...) Tout notre mépris sera réservé (...) à tous les gouvernants responsables de la tuerie infâme."

La justice ne manquera pas d'engager les poursuites contre les auteurs de ce brûlot. A Bordeaux, fin 1917, comparaissant en appel, Marie Mayoux lut une déclaration finale :

"Les qualificatifs de défaitistes, d'alarmistes et d'antipatriotes qu'elle (la grande presse) *nous a venimeusement appliqués, ont été jetés à la foule ignorante pour lui masquer la vague réactionnaire dont nous sommes les premières victimes. (...) Il peut, ce gouvernement, nous attaquer, nous bâillonner, nous faire insulter, nous faire condamner et emprisonner, il n'arrivera pas à nous salir. Nous sommes fiers d'avoir volontairement pris place parmi ces pacifistes que l'on calomnie alors qu'ils sont des idéalistes, venus de tous les points de l'horizon politique pour communier aujourd'hui dans la même horreur de la guerre atroce et le même désir de paix universelle. Ce sera donc la tête haute et la conscience tranquille que nous irons, pour nos idées, prendre place dans les prisons de la République."*

Le 29 décembre 1917, au terme d'une longue procédure, les Mayoux étaient condamnés à deux ans de prison. Ils s'étaient gardés d'adopter le système de défense d'un "idiot" d'avocat qui leur avait conseillé la "modération" face à leurs juges. Sans aller jusqu'à chercher la palme des martyrs, ils avaient entendu utiliser leur procès comme une nouvelle tribune pour y propager leurs convictions.

François devait rester incarcéré dix-sept mois. Il entra, à la Pentecôte 1918, à la maison d'arrêt de Clairvaux, séjour qui lui inspira les pages les plus brillantes de ses *Mémoires*. Quant à Marie, on l'envoya d'abord dans la sinistre prison de Saint-Lazare, aujourd'hui disparue, puis à celle de Montpellier, où elle fut finalement grâciée, sans doute comme mère de famille.

François, lui, ne bénéficia de la loi d'amnistie que peu de temps avant les élections législatives de novembre 1919. Quant à leur révocation de l'enseignement, elle se prolongea durant près de sept ans. Ils ne furent réintégrés qu'en octobre 1924, à l'occasion de la prise de pouvoir par le Cartel des Gauches.

En comparaison avec l'holocauste des innombrables combattants du front, François Mayoux estima que les risques de révocation et d'emprisonnement qui s'abattirent sur eux *"n'étaient pas du tout héroïques"*. Tous deux s'affirmèrent convaincus d'avoir exprimé par leur action contre la guerre les sentiments véritables des combattants du front : *"Le poilu était pacifiste"*.

Une fois sortis de prison, pendant les longues années de révocation qui suivirent, ils s'avisèrent d'utiliser une partie de leurs

loisirs forcés à se lancer dans des études juridiques. Ils se préparèrent à obtenir une "capacité en droit", seule possibilité d'études supérieures pour des "primaires" sans baccalauréat. Ce diplôme, obtenu sans difficulté, leur permettrait désormais de se passer des services d'un avocat et de plaider par eux-mêmes. Ils n'auraient d'ailleurs que rarement la possibilité d'utiliser leur nouvelle compétence, mais Marie, toujours à la pointe de l'action, en usa au moins une fois à l'occasion d'un incident burlesque :

"Au cours de l'année 1926, racontera leur petit-fils Gilles, *ils étaient partis se promener avec leur famille. Ils avaient pris le train à Marseille pour se rendre dans une petite commune des Bouches-du-Rhône. Sur quoi, un violent orage éclata. Ils retournèrent vers la gare pour y trouver refuge, mais tout était fermé.*

"Marie, qui portait son petit-fils, alors un tout jeune bébé, se mit à frapper à la porte si violemment qu'une fenêtre s'ouvrit au premier étage. Le chef de gare cria que la gare n'ouvrirait qu'une heure plus tard, avant le passage du prochain train. Marie hurla qu'il y avait un bébé à abriter, mais le préposé ne voulut rien entendre.

"Elle passa alors le bébé à l'un de ses proches, se saisit d'un caillou et brisa une première vitre de la salle d'attente. N'obtenant pas satisfaction, elle en cassa une deuxième. Quand le chef de gare affolé arriva enfin, elle en était au cinquième jet de pierre, tandis que le reste de la famille se tordait de rire sous la pluie. La gare fut enfin ouverte ; la maréchaussée, requise, apparut bien avant le train et dressa procès-verbal.

"Quelques mois plus tard, la Compagnie PLM ayant porté plainte, Marie trouva cette fois l'occasion de plaider elle-même. Le billet de retour qu'elle avait au moment du délit renforça son argumentation et, à la surprise générale, non seulement la Compagnie fut déboutée, mais de plus condamnée aux dépens !"

Jusqu'à leur retraite, Marie en 1935, François en 1937, les Mayoux ne démentiront pas la légende qu'on leur a faite d'avoir été des "extrémistes irréductibles".

Au début des années 1930, Marie et François avaient acquis pour une somme modique un terrain au dessus de la gare de La Ciotat. Le père de François, venu à Marseille voir ses enfants, fut consterné par l'achat d'un sol stérile. Lui, paysan sans terre, casseur de cailloux pour les routes charentaises, estima que son fils n'aurait jamais le sens des affaires et que c'était folie d'investir un sou pour un terrain aussi aride, encore pire que le lieu dit "La Chabrouille", coin le plus déshérité de son village natal des Charentes, ainsi nommé parce que quelques chèvres y trouvaient une maigre pitance et où, lui, faisait provision de caillasse pour sa modeste activité artisanale. Le nom de "La Chabrouille" fut de ce fait attribué à la propriété ciotadine.

C'est là que les Mayoux se retirèrent après avoir maçonné eux-mêmes un petit cabanon en pierres sèches tout en vivant sous la tente. En 1936, ils purent faire bâtir une véritable maison grâce à l'aide d'une famille montpelliéraine qui avait hébergé le fils Mayoux au temps où ses parents étaient en taule.

Compte tenu des longues années de révocation, les Mayoux vécurent plus d'années en retraite qu'en postes d'instituteurs. Mais leur pension était maigre et ils durent y suppléer au moyen d'un petit troupeau de chèvres, dont ils tiraient des fromages.

Je n'ai personnellement connu les Mayoux qu'au soir de leur vie, à la faveur de mes séjours à La Ciotat, alors qu'ils étaient pour le moins septuagénaires. Ils se déplaçaient vaillamment dans leur petite deux-chevaux, lui au volant avec sa longue barbe plus grise que tout à fait blanche. Plus âgée que lui de quatre ans, elle était assise à ses côtés. Peu connus dans la petite ville, ils y faisaient un peu figure d'originaux. Ils avaient conservé l'esprit vif, une modeste bonhomie teintée d'un brin d'humour. Mais ils n'avaient rien abandonné de leur ancienne intransigeance.

C'est ainsi qu'ils fréquentaient, dans la localité voisine des Lecques-Saint-Cyr-sur-Mer, un couple également âgé, lui, Djoukitch, un curieux personnage d'origine yougoslave, marié à une institutrice en retraite (1). Déjeunant chez leurs amis pendant la deuxième guerre mondiale, leur hôte avait commis l'imprudence de se féliciter d'un succès militaire britannique coûteux en vies humaines pour l'ennemi germanique. Indignés, les Mayoux quittèrent la table et ne revinrent jamais.

Le lecteur pourra lire au terme des *Mémoires* de François Mayoux :

"Le diable, pour nous, ce fut - et c'est encore - la guerre, avec ses mensonges et ses crimes."

Pour terminer par cette stimulante profession de foi :

"Nous demeurons socialistes au sens large et humain du mot, un socialisme qui ne porte atteinte ni à la liberté, ni à la dignité de l'homme."

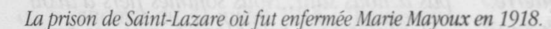
Ils s'éteignirent, lui en 1967, à l'âge de 85 ans, elle en 1969, à l'âge 91 ans, laissant après eux leur fils, le poète surréaliste Jehan Mayoux qui, suivant l'exemple de ses parents, avait refusé de participer à la deuxième boucherie mondiale. Deux autres générations de Mayoux continuent de séjourner à *La Chabrouille* où, pour ma part, j'ai passé d'inoubliables moments.

Si j'ai été heureux de rédiger ces lignes introductives, c'est parce que, âgé à mon tour de 80 ans, je puis dire que, comme pour les Mayoux, la haine de la guerre, la lutte contre elle ont été la passion viscérale de ma propre vie.

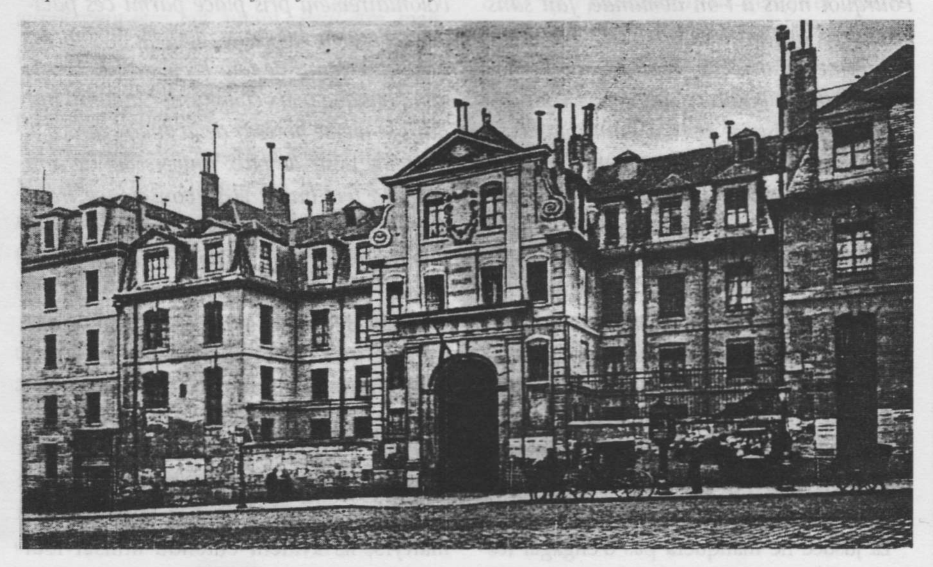
Daniel Guérin, 23 août 1984.

Marie et François Mayoux, instituteurs pacifistes et syndicalistes, Introduction de Daniel Guérin, Postface de Madeleine Rebérioux, Editions Canope, 366 pages, 195 F, disponible à la librairie de Gavroche.

(1) Les Djoukitch ont légué leur propriété à la MGEN qui y a ouvert un centre national de gériatrie en 1986.



La prison de Saint-Lazare où fut enfermée Marie Mayoux en 1918.



JUSTICE CRIMINELLE ET SUPPLICES SOUS L'ANCIEN REGIME

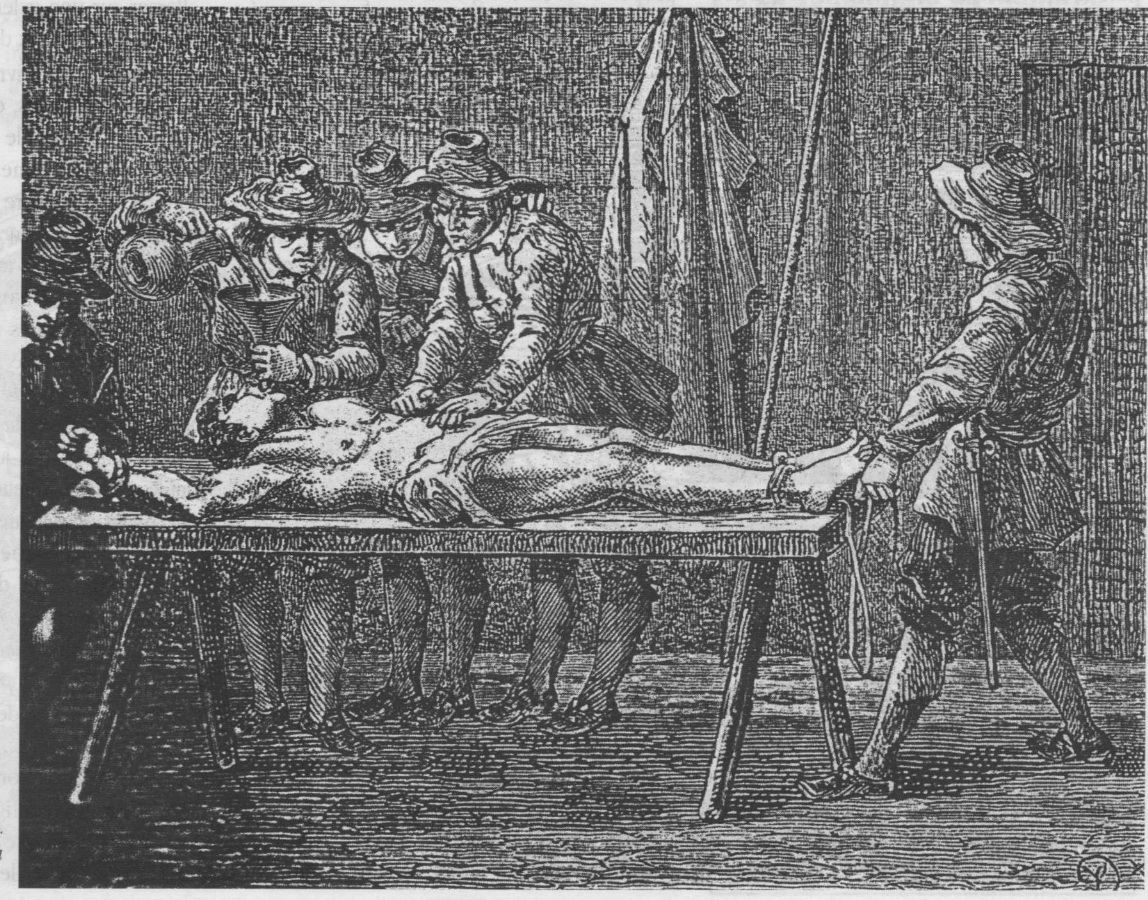
La procédure criminelle de l'ancien régime était entachée de nombreux vices. On n'accordait au prévenu ni débat public, ni confrontation de témoins, ni communications de pièces, ni assistance d'avocat. On l'obligeait à prêter serment qu'il dirait la vérité : ce qui le plaçait entre le parjure ou l'abandon de sa défense.

La procédure était secrète, la peine était arbitraire et le cumul des peines autorisé. Le juge était maître de motiver ou non ses arrêts. L'accusé pouvait être condamné sur simple soupçon. Il suffisait d'être "violemment soupçonné" d'avoir commis un assassinat pour être envoyé aux galères à perpétuité : ce sont les termes exacts employés dans une sentence du présidial d'Orléans en 1740, à l'encontre d'un nommé Barberousse...

La jurisprudence à l'égard des crimes de droit commun était presque aussi barbare qu'au Moyen âge. Les juges appliquaient des lois impitoyables sans se préoccuper de l'atrocité des supplices et en énuméraient les effrayants détails dans leurs sentences. Jamais ils ne songèrent à s'élever contre ces excès judiciaires.

La honte de la procédure était "la question", la torture avec ses raffinements et ses variétés : *la question de l'eau* consistait à attacher l'accusé sur un tréteau par les bras et les jambes, de tirer avec force pour que le corps soit bien étendu, puis faire boire l'eau froide avec un cornet "de huit pintes pour la question ordinaire et de seize pour la question extraordinaire" ; *le brodequin* qui consistait à serrer fortement la jambe à nu entre deux planches et d'y enfoncer des coins à grands coups de maillet... Le bourreau qui s'était livré à ces horribles opérations recevait vingt livres pour sa peine.

La question était appliquée de cent façons différentes, les juristes se faisant un honneur de varier les tourments : "faire beaucoup souffrir sans tuer" tel était le délicat problème qu'ils mettaient à résoudre une coquetterie professionnelle. En Bretagne, on pratiquait *la question du feu* en approchant par degrés d'un brasier les jambes nues du patient attaché à une chaise de fer. A Autun, on versait de l'huile bouillante goutte à goutte sur les pieds. A Rouen, on écrasait le pouce dans une sorte d'étau de fer. A Paris existait encore *le chevalet* qui consistait à asseoir le patient à cheval sur une pièce de bois taillée à vives



La question par l'eau. D'après une gravure de la Bibl. nationale



Le brodequin.

arêtes avec des poids à chacun de ses pieds... Un médecin assistait souvent aux supplices, chargé d'arrêter le tourmenteur au moment où il pensait que le patient était en danger de mort. En cas de syncope, il lui donnait des soins pour le ranimer...

Avec de tels moyens, les jugements devenaient une simple formalité et les juges étaient souvent inattentifs aux plaidoiries, ce qui fit dire un jour à un président : *"Si ces messieurs qui causent voulaient bien ne pas faire plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela ferait bien plaisir à ceux qui écoutent !"*.

La peine de mort était appliquée à tout propos : *"C'est un grand mal parmi nous,* écrivait Montesquieu, *de faire subir la même peine à celui qui vole sur un grand chemin et à celui qui assassine"*. Les exécutions conservaient, en dépit de l'adoucissement des mœurs, un caractère monstrueux de férocité. C'est en vain que les philosophes avaient essayé de protester, au nom de l'humanité, contre les sauvages prescriptions de la loi pénale. Les supplices continuèrent d'être appliqués (en moins grand nombre il est vrai), avec toutes leurs horreurs, jusqu'aux dernières années du règne de Louis XVI.

Les exécutions publiques avaient lieu dans les marchés, sur les places. A Paris, on exécutait un peu dans tous les carrefours, mais surtout sur la Place de Grève qui était en même temps la place des fêtes publiques : le roturier était pendu, la décollation était réservée à la noblesse. Le public venait admirer le savoir-faire de l'exécuteur qui devait trancher la tête du condamné d'un seul coup de sabre (on ne se servait plus de la hache depuis la fin du règne de Louis XIII), ce qui malheureusement n'était pas toujours le cas. Pour ce faire, le bourreau recevait de trente à trente-cinq livres.

Toutefois la peine la plus commune était l'envoi aux galères.

L'exécution : le roturier est pendu, le noble est décapité.

La galère !

Ramer sur une galère, c'était mourir lentement du plus affreux des supplices :

Après avoir été livrés au fouet puis marqués, les condamnés, enchaînés deux à deux, étaient menés vers le port, sous la conduite de gardes-chiourmes. Sur le bateau, les rameurs, au nombre de 300 étaient assis, enchaînés sur 25 ou 30 bancs. Ils faisaient mouvoir une seule rame, appuyée sur une lisse saillante au dessus du pont. Les bancs de droite étaient séparés de ceux de gauche par un *coursier,* passage surélevé, sur lequel se promenait le Comite (garde-chiourme), le fouet à la main. Sur le pont bas auquel il était rivé, le galérien, nu jusqu'à la ceinture, était continuellement fouetté par la vague. On dormait, on mangeait sans quitter son banc, sans que la galère suspendit sa marche. *"Les Comites,* écrit Arnoul dans une lettre à Colbert en 1666, *sont quelquefois pires que les cochers de Paris, qui tueraient volontiers leurs chevaux pour passer les premiers"* car lorsque les galères marchaient de conserve, il ne fallait pas rester en arrière... La mortalité était énorme, beaucoup de forçats se suicidaient ; la faim, le froid, la fatigue avaient vite raison des autres. Dès qu'un malade gênait la manœuvre, on le descendait dans la cale,

sans jour, sans air, infecte ; le moribond y suffoquait, rongé de vermine, et mourait bientôt.

Les galériens n'étaient pas que des escrocs ou des bandits, on y rencontrait beaucoup de vagabonds ou de bohémiens ainsi que des écrivains ou des huguenots coupables de ne pas plaire au pouvoir.



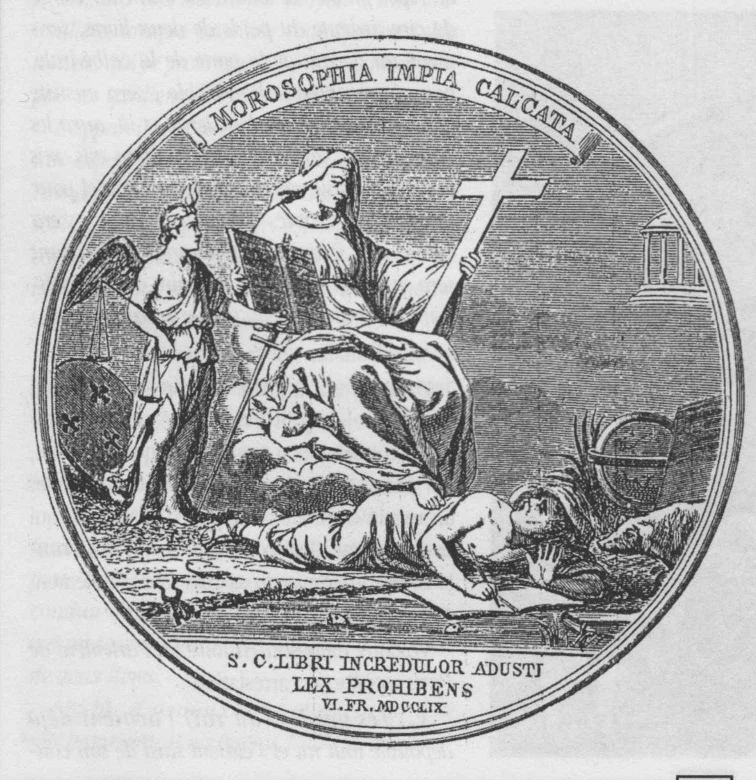
Mandrin en cellule.

Condamnée pour l'exemple

Le célèbre procès de Madame Tiquet est la parfaite illustration des mœurs du temps. Marie-Angélique Carlier, fille d'un riche libraire de Metz, se trouva orpheline et maîtresse d'une grande fortune à l'âge de quinze ans. Admirablement belle, elle devint, à la suite d'intrigues qu'il est inutile de développer ici, l'épouse d'un conseiller au Parlement, Tiquet, d'un âge déjà mûr, et de surcroît criblé de dettes. Lorsqu'il prétendit prendre l'avoir de sa femme, celle-ci s'y opposa et ce fut la brouille dans le ménage. C'est alors qu'elle aurait cherché à empoisonner son mari qui la séquestrait pour l'empêcher de voir un gentilhomme dont elle était amoureuse. Puis, avec la complicité de son portier, elle aurait soudoyé un coupe-jaret qui tira plusieurs coups de feu sur Tiquet, lequel s'empressa de faire arrêter sa femme et le portier Mourra.

Protestant de leur innocence, les deux inculpés furent soumis à la question : Madame Tiquet subit la torture de l'eau et Mourra l'horrible question des brodequins, ce qui suffit à avoir raison de leur entêtement.

Condamnée, on pouvait espérer la grâce de la malheureuse, mais l'autorité ecclésiastique avait décidé l'accomplissement de la peine. En effet, Monseigneur de Noaille, alors archevêque de Paris, alla trouver le roi et lui déclara que depuis quelques temps, trop de femmes s'accusaient en confession d'avoir attenté à la vie de leurs maris et qu'il fallait y mettre bon ordre : *"Il faut un exemple*, déclara-t-il, *pour assurer la sécurité des époux"*. Le roi refusa la grâce, et c'est ainsi que la belle madame Tiquet livra son cou au bourreau, lequel s'y reprit à quatre fois pour accomplir son office. Le portier Mourra pendait déjà au dessus de l'échafaud, et, pour satisfaire les goûts morbides de ces dames de la cour, on avait dressé des estrades tout autour de la place. Cela se passait le 17 juin 1699.



Les parlements, par la main du bourreau, font brûler les écrits des philosophes. Médaille allégorique de 1770.

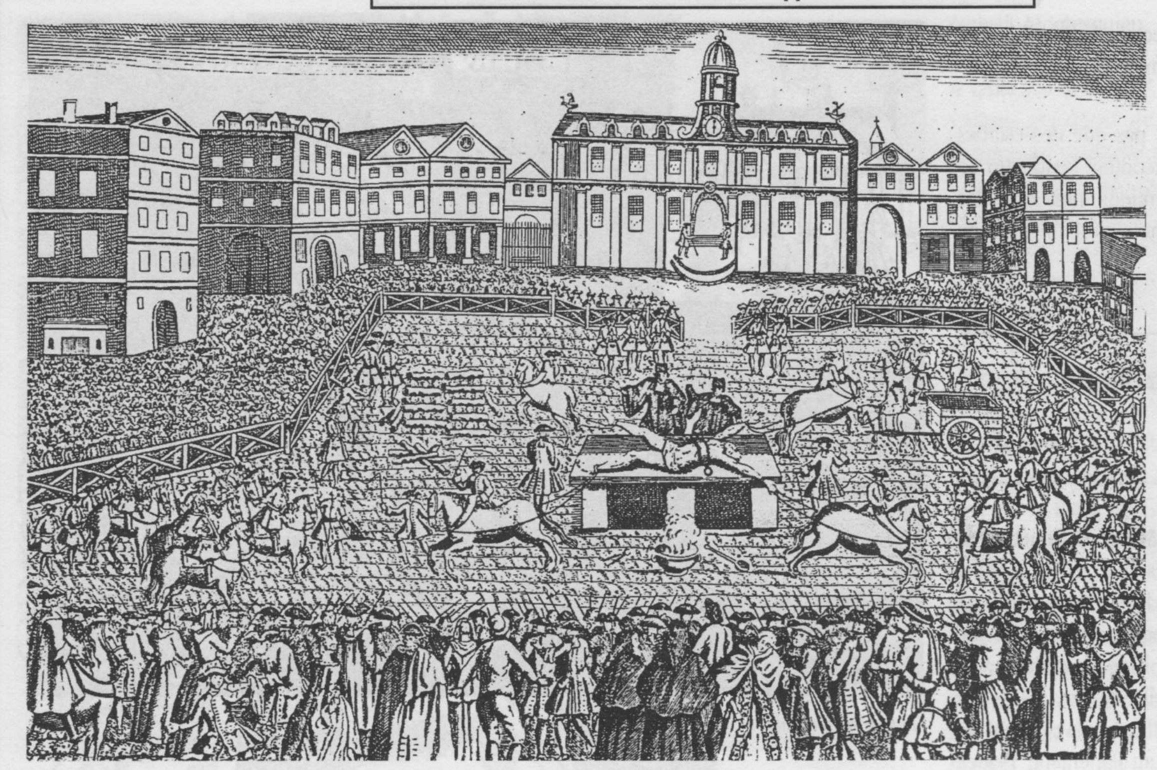
La complainte de Mandrin

L'année de l'exécution de Mandrin une complainte fut publiée à Lyon qui raconte ses exploits, son procès et sa mort. Voici les couplets qui décrivent sa mort :

Il fut conduit à l'échafaud
Que l'on avait dressé en haut
Sur la croix soudain on le couche
Le bourreau n'ouvrait pas la bouche
Mais le prêtre lui dit : Mon fils,
Tu souperas en Paradis.

Enfin le bourreau lui cassa
Les os des jambes et des bras
Avec ceux des reins et des cuisses
Et Mandrin, pendant ces supplices
Priait bien fort l'Agneau pascal
Et disait qu'on lui faisait mal.

Quand il eut les membres rompus
Sur la roue, il fut étendu
A la fin, par miséricorde
On lia son cou d'une corde
Par ordre de monsieur Levet
Pour qu'on lui coupât le sifflet.



Le supplice de Damiens.

Deux suppliciés célèbres

Louis Mandrin, fameux brigand du XVIIIe siècle, après avoir déserté l'armée dans laquelle il s'était engagé, tenta de faire de la fausse monnaie. Il y renonça bien vite, et préféra, à la tête d'une bande d'aventuriers, faire un système de contrebande originale : c'est aux fermiers du roi et aux entreposeurs de tabac qu'il vendait, à un prix fixé par lui, les marchandises introduites en fraude. Et si le client refusait le marché, Mandrin l'assassinait et le dévalisait. La popularité de celui qui osait ainsi s'attaquer à ces *maltotiers* tellement haïs du peuple fut considérable : il devint le vengeur des pauvres gens.

Cela dura deux années - de 1753 à 1755 - pendant lesquelles la Savoie, l'Auvergne, la Bresse, la Bourgogne, le Rouergue et le Dauphiné furent le terrain de ses exploits. A Versailles on s'inquiéta de ces désordres, si sérieusement que le ministre de la guerre, de Machault, investi de tous les pouvoirs, envoya huit régiments, dont deux de cavalerie, guerroyer contre le brigand. Après bien des péripéties, Mandrin fut finalement arrêté au château de Rochefort en Savoie, jugé par le Parlement de Valence le 24 mai 1755. L'arrêt, dans sa sentence précise :

"... pour réparation avons condamné le dit L.Mandrin à être livré à l'exécuteur de la haute justice, qui le mènera tout nu en chemise, corde au col, ayant un écriteau où seront ces mots : "Chef de contrebandier, criminel de lèse-majesté, voleur, assassin et perturbateur de repos public" et tenant en main un cierge de cire ardente du poids de deux livres, sera mené au devant de la porte de la cathédrale, pour faire amende honorable ; sera ensuite conduit sur la place des Clercs, et là, aura les bras, cuisses, jambes et reins rompus vifs, mis ensuite sur une roue, la face vers le ciel pour finir ses jours, après quoi son corps mort sera exposé aux fourches patibulaires. Auparavant sera mis à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir révélation de ses complices."

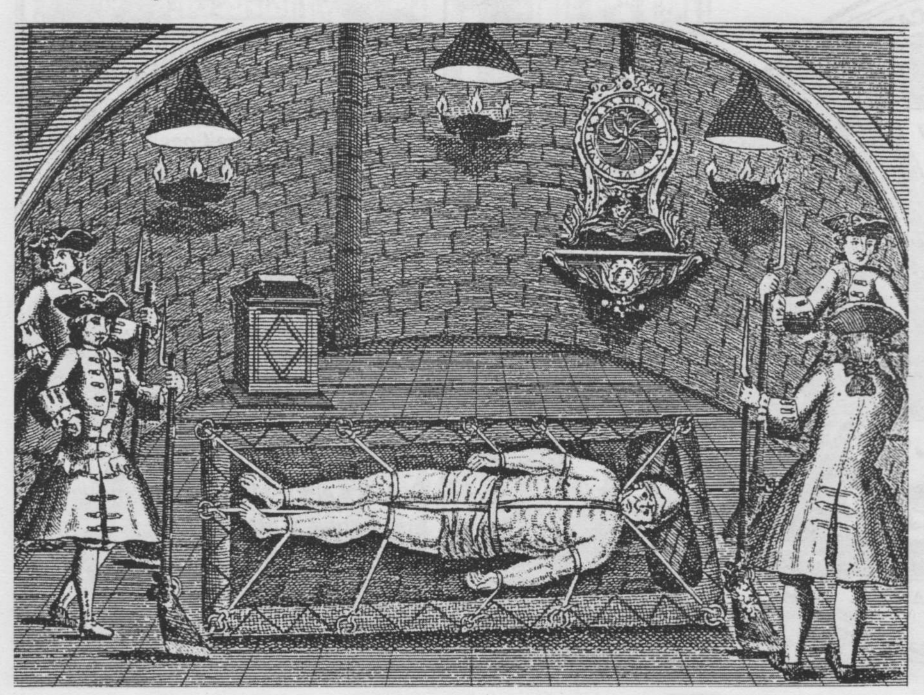
Ainsi fut fait.

Damiens eut à subir un sort semblable. Il faut rappeler qu'il avait tenté, le 5 janvier 1757, d'assassiner Louis XV, et que ce geste, qui permit à *Louis le Bien-Aimé* de retrouver un regain d'amour de la part d'un peuple qui le considérait déjà comme *le tyran des Français,* ne provoqua de sa part aucune clémence, bien au contraire.

Voltaire, dans son *Histoire du Parlement de Paris* raconte son arrestation :

"... Les gardes (du roi) l'avaient déjà dépouillé tout nu et s'étaient saisi de son cou-

Damiens sur son grabat.




Voltaire promet son appui à la famille Calas.

teau. Avant que le lieutenant du grand prévôt fut arrivé, quelques gardes du corps, dans les premiers mouvements de leur colère (...) avaient tenaillé ce misérable avec des pincettes rougies au feu, et le garde des sceaux Machault leur avait prêté la main. (...)

Le cachot de Damiens était circulaire et n'excédait pas 12 pieds. Le mur avait 15 pieds d'épaisseur et l'étroite ouverture qui donnait accès à l'air et au jour était garnie d'une double rangée de barres de fer."

Damiens était attaché sur une estrade matelassée. Sanson, dans ses mémoires en fait la description :

"Le chevet faisait face à la porte et le dossier se baissait et s'élevait au moyen d'une crémaillère, lorsque brisé par cette épouvantable torture, qui se prolongea 57 jours, le misérable pria ses gardiens de le changer de position.

L'appareil qui le maintenait consistait en une espèce de réseau de fortes courroies de cuir de Hongrie qui se reliaient à des anneaux scellés dans le plancher. Elles prenaient le corps aux épaules, enlaçaient les bras et ne laissaient aux mains que juste la liberté nécessaire pour porter les aliments à la bouche."

La Grand'chambre fut avertie de l'attentat par une lettre dans laquelle le roi demandait une "vengeance éclatante".

La cour rendit son arrêt le 26 mars 1757, en voici le texte partiel :

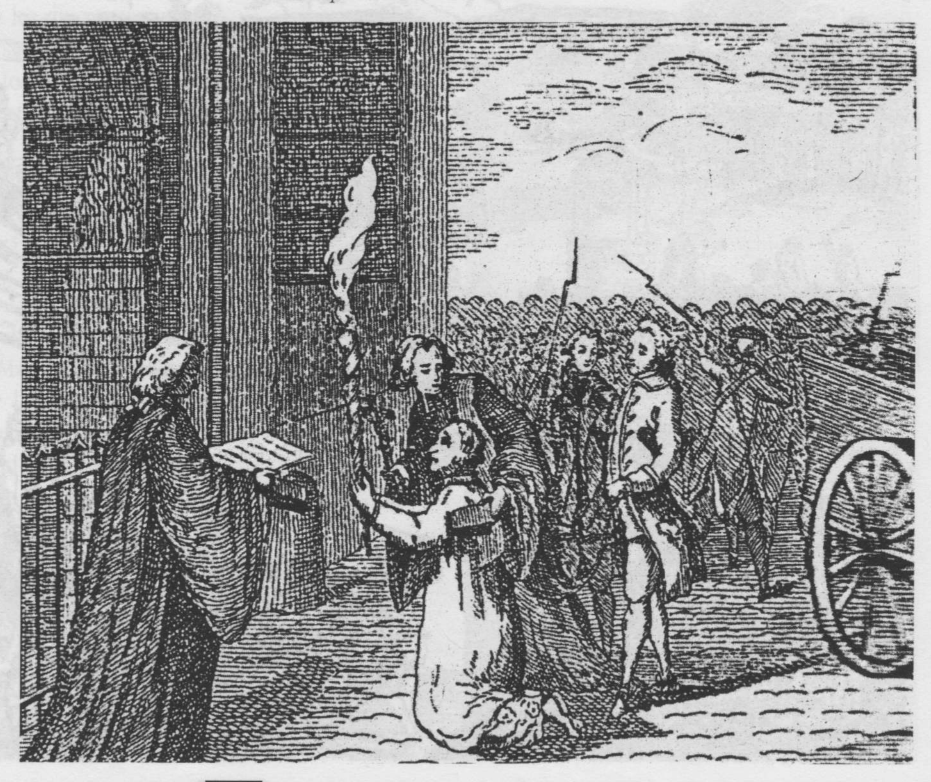
"La cour (...) condamne ledit Damiens à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise de Paris où il sera mené et conduit dans un tombereau, nu en chemise, tenant une torche de cire ardente d'un poids de deux livres.

"Et là, à genoux dire et déclarer que méchamment, il a commis ledit très méchant et très abominable parricide et blessé le roi d'un coup de couteau dans le côté droit, dont il se repent et demande pardon à Dieu, au roi et à la justice.

"Ce fait, il sera mené à la place de Grève et sur un échafaud qui y sera dressé, tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes. Sa main droite tenant en icelle le couteau dont il a commis le paricide brûlée de feu de soufre; et sur les endroits où il sera tenaillé sera jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine brûlante, de la cire et du soufre fondus ensemble et ensuite sera son corps démembré et tiré à quatre chevaux, ses membres consumés au feu et les cendres jetées au vent.

"Déclare tous ses biens meubles et immeubles en quelque lieu qu'ils soient situés confisqués au roi.

"Ordonne qu'avant la dite exécution, le dit Damiens sera appliqué à la question pour avoir révélation de ses complices ; ordonne que la maison où il est né sera démolie, celui à qui elle appartient préalablement indemnisé, sans que sur le fond la dite maison puisse à l'avenir être fait aucun bâtiment.

Amende honorable d'un condamné au parvis de Notre-Dame de Paris.


"Fait en parlement, en grande chambre assemblée, le 26 mars 1757.

"Signé : Richard."

"La journée sera rude !" dit le condamné en entendant la sentence. La journée fut effectivement effroyable. Le valet de Sanson, complètement ivre, n'avait rien préparé de ce qui était nécessaire à l'exécution. Et ce ne fut qu'à cinq heures du soir que Damiens fut amené à l'échafaud. Il fut lié sur la plate-forme et le bourreau plaça le poignet sur le brasier où du souffre était mêlé aux charbons ardents. Ensuite on le tenailla ; on arracha des lambeaux de chair, et le bourreau versa sur la plaie de l'huile bouillante, de la résine enflammée, du plomb fondu. Enfin, pour l'écarteler, on le descendit de la plate-forme, on assujettit les traits d'un cheval à chacun de ses membres. Les tirades par les chevaux durèrent une heure. Le corps résistait. Le curé s'était évanoui. Le chirurgien Boyer demanda la permission de couper les jointures, ce qui lui fut refusé, prétextant que plus le supplice durerait longtemps, plus il souffrirait et que c'était ce qu'il fallait. Il fallut quand même procéder à l'amputation et c'est un nommé André Legris qui fit l'opération à coups de hache. Damiens, ayant perdu deux cuisses et un bras, respirait encore. Mais ses cheveux étaient devenus blancs.

Le supplice de Damiens avait duré près de trois heures.

Deux procès célèbres

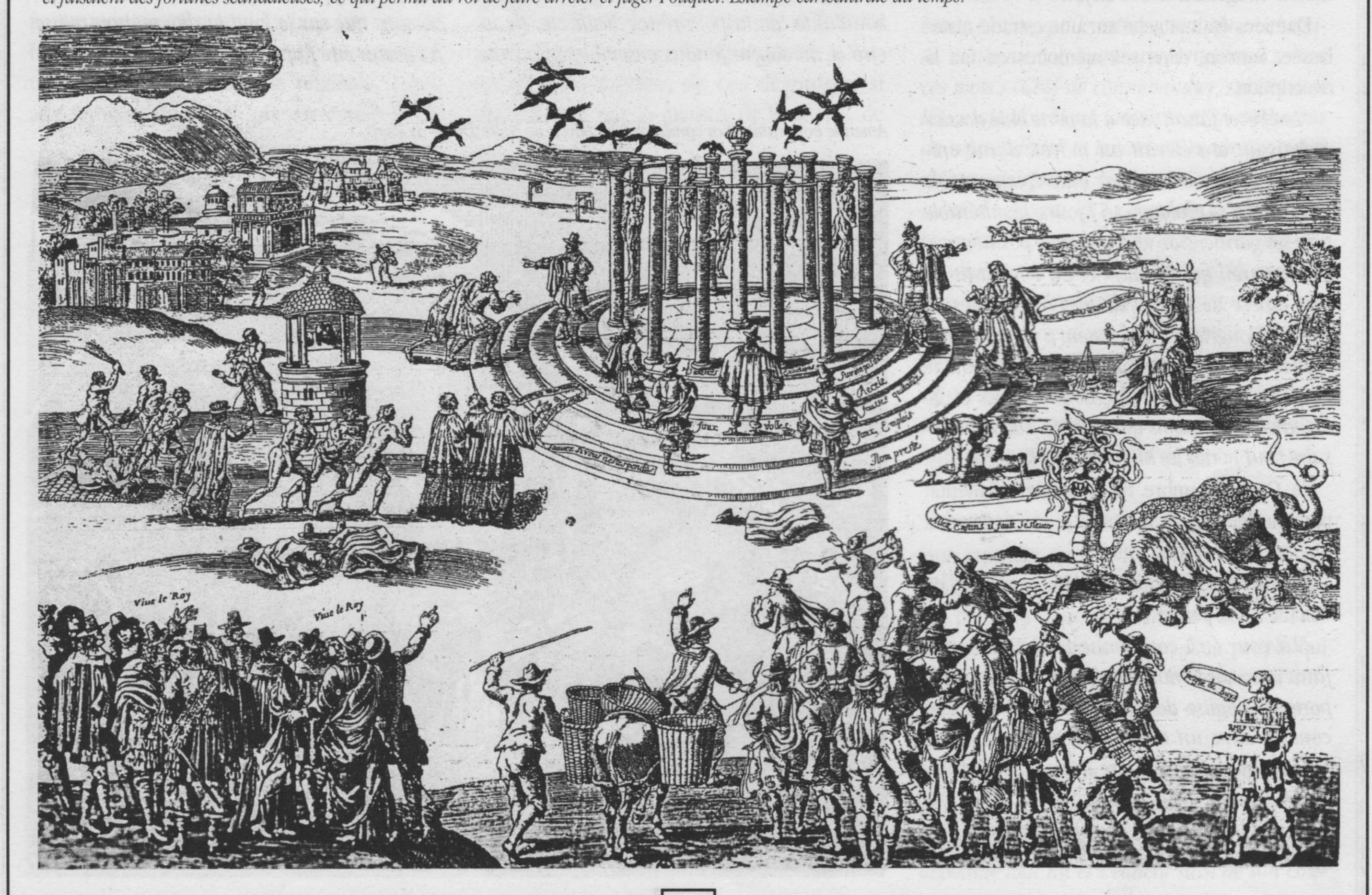
Le roi Louis XIV, jaloux de voir son surintendant des finances, Nicolas Fouquet, devenir si riche et si puissant, organisa, sur les conseils de Colbert, une "Chambre de justice" chargée d'examiner tous les comptes de l'Etat et de juger les officiers des finances qui trafiquaient des impôts et faisaient des fortunes scandaleuses. C'est ainsi que le surintendant, qui avait allègrement confondu sa propre caisse avec celle de l'Etat, fut arrêté par M. d'Artagnan, capitaine aux mousquetaires. On décida habilement de faire disparaître tous les papiers tendant à compromettre la mémoire de Mazarin, ainsi que des dames et courtisans - sous la protection royale - ayant bénéficié des générosités du bon Fouquet. Celui-ci échappa par miracle à la peine capitale grâce à la bonne volonté d'une majorité de juges qui opinèrent pour le bannissement. Mais ceux-ci furent punis de leur impertinence par le roi. Ils furent révoqués ou exilés, et Fouquet vit sa peine aggravée par l'autorité suprême en détention perpétuelle.

Un autre procès célèbre fut celui d'un brave commerçant protestant de Toulouse, Jean Callas, qui était père de trois fils et de trois filles. Le second de ses fils décida de se faire catholique. Peu après, on retrouva l'aîné mort, chez son père. Le Capitoul David conclut aussitôt au meurtre, convaincu que Jean Callas avait assassiné son enfant de peur qu'il n'adjurât, comme son frère cadet. Arrêté, le malheureux père fut condamné à la roue et exécuté le 9 mars 1762 ; sa famille fut exilée. Sollicité par sa veuve, Voltaire prit en mains la réhabilitation du mari. Après trois ans d'efforts, l'auteur de Zadig réussit à *"émousser le glaive du fanatisme"* et obtint du Parlement un arrêt déclarant Calas innocent.

La Révolution tenta d'adoucir le sort des condamnés à mort en adoptant la guillotine, proposée par le docteur Guillotin. Ses tribunaux révolutionnaires, tribunaux d'exception certes, ne furent pas des exemples de justice égalitaire. Mais il faut reconnaître que l'Assemblée Constituante, par la loi du 24 août 1790 détruisit l'incohérent édifice judiciaire de l'Ancien Régime qu'elle remplaça par une organisation vaste et simple de la justice qui fut un progrès considérable pour l'ensemble des citoyens.

Charles Vincent

Guidé par Colbert, Louis XIV avait organisé une "chambre de justice" chargée d'examiner tous les comptes financiers depuis 1635 et de juger ceux qui trafiquaient les impôts et faisaient des fortunes scandaleuses, ce qui permit au roi de faire arrêter et juger Fouquet. Estampe caricaturale du temps.



MADELEINE PELLETIER (1874-1939)

MÉDECIN, ANTHROPOLOGUE, PSYCHOLOGUE, SOCIALISTE, FÉMINISTE, NÉO-MALTHUSIENNE, AVORTEUSE ?



La bibliographie de Madeleine Pelletier par Claude Maignien et Charles Sowerwine est parue récemment aux Editions ouvrières, dans la collection “La part des hommes”. Charles Sowerwine, l'un des auteurs, professeur d'histoire à l'Université de Melbourne, a bien voulu, à l'intention de *Gavroche* rapporter ici quelques aspects de la vie fascinante de cette militante encore méconnue.

Depuis plus de vingt ans, la vie de Madeleine Pelletier m'intéressait, comme elle intéressait Claude Maignien, mon co-auteur. Ce livre est le résultat de nos recherches.

Féministe intransigeante, Madeleine Pelletier réclamait non seulement les droits politiques pour les femmes dès 1906, mais exigeait aussi les droits moraux : droit à l'indépendance, à la carrière, et même au costume masculin. Socialiste, elle prônait le socialisme révolutionnaire et se situait aux côtés de Gustave Hervé depuis 1907. Médecin, elle réclamait le droit à l'avortement. Anthropologue, elle récusait la craniométrie parce qu'elle infériorisait les femmes, leurs cerveaux étant moins volumineux que ceux des hommes. Psychologue, Madeleine Pelletier expliquait la première formation de l'identité sexuelle.

En écrivant sa biographie, nous avons essayé de rendre justice à cette personnalité complexe en même temps que de faire découvrir une vie militante à la fois contemporaine à nos préoccupations actuelles et panoramique, puisque Madeleine Pelletier participera à tous les mouvements d'avant-garde, de l'affaire Dreyfus au Front populaire.

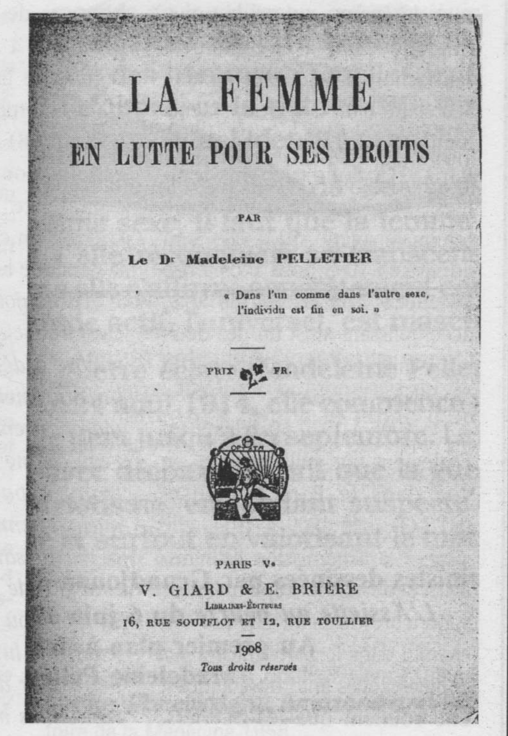
Anne, Madeleine Pelletier naît le 18 mai 1874, dans l'arrière-boutique misérable de ses parents, marchands de fruits et légumes, à quelques pas de la Bourse de Paris. La boutique de sa mère était sombre et sale. Incident typique : à six ans, le 13 juillet 1880, Madeleine revient à la maison avec dix sous que lui a donnés la sœur à l'école pour aller sur les chevaux de bois : *“Quoi !* s'exclame sa mère, *les chevaux de bois demain...le jour de la fête des assassins qui ont guillotiné le bon roi Louis XVI ?”*, la mère confisque les dix sous et envoie la fillette se coucher tôt (1). Elle voudra à tout prix s'échapper de ce milieu et se différencier de sa mère.

Elle prépare son baccalauréat seule, le réussit, et commence ses études médicales en 1897 avec une bourse du Conseil Municipal de Paris (2). Elle continue ses travaux en anthropologie. Mais si elle partage les idées de l'époque selon lesquelles le volume du cerveau correspond à l'intelligence, elle ne peut en accepter la démonstration que les femmes seraient moins intelligentes que les hommes. Elle délaisse donc l'anthropologie et s'oriente vers la psychologie.

En 1902, elle se présente au concours d'internat des Asiles de la Seine, mais elle est refusée en tant que femme. Elle déclenche une campagne de presse. Le gouvernement finit par changer le règlement et Madeleine se présente au concours suivant, le 3 décembre 1903, où elle est reçue sixième (3).

Sa formation psychologique lui permettra de développer son analyse de la formation de l'identité sexuelle. Elle analyse “Les facteurs sociologiques de la psychologie féminine”, y apportant ses connaissances de médecin et d'aliéniste : “l'enfant ... reçoit de ses parents et du milieu social tout entier son sexe psychologique”. Cette formation rend les femmes timorées et dépendantes. Même les féministes disent vouloir “rester femmes”, alors que la condition féminine c'est la servitude. Il faut donc “viriliser le caractère” des femmes (4).

Madeleine commence elle-même en s'habillant en homme : *“Je passe inaperçu(e) en homme; seuls les gens qui me connaissent me reconnaissent. Je suis raccroché(e) la nuit par les dames du trottoir; elles m'appel-*



LA FEMME

EN LUTTE POUR SES DROITS

PAR

Le Dr Madeleine PELLETIER

« Dans l'un comme dans l'autre sexe, l'individu est fin en soi. »

PRIX FR.

PARIS Ve

V. GIARD & E. BRIÈRE

Libraires-Éditeurs

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1908

Tous droits réservés

Une des nombreuses publications de Madeleine Pelletier (coll. Cl. Pelletier)



Madeleine Pelletier à son bureau (B.M.D., cliché Jean-Loup Charmet)

lent mon gros ! Cela me flatte : j'aimerais mieux encore "mon mince" mais on ne se refait pas. Si j'avais des rentes, même petites, je prendrais un état civil masculin et ferais mon chemin soit dans une science, soit dans la politique." (5)

Elle attaque l'idée même de la famille, "Institution essentiellement conservatrice", qui n'apporte à la femme que l'ennui d'être ménagère. A la place de la famille traditionnelle, elle réclame pour la femme le droit à une existence indépendante. De cette indépendance découleraient les rapports sexuels égaux, qui seuls pourraient donner à la femme la satisfaction physique et morale. Secrétaire d'un des groupements féministes les plus avancés de Paris, "La Solidarité des femmes", et rédactrice d'une revue féministe avant 1914, elle sera arrêtée en 1908 pour avoir brisé la fenêtre d'un bureau de vote, accomplissant ainsi un des deux actes militants dans l'histoire du féminisme français !

De 1905 à 1920 Madeleine est également une militante très en vue dans le Parti Socialiste (S.F.I.O) : de 1909 à 1911, elle siège à la Commission Administrative permanente, l'instance supérieure du parti. Elle fait son chemin dans le parti grâce à ses connaissances anthropologiques. Elle soutient que les ouvriers, comme les femmes, sont dans un état d'infériorité réel à cause du milieu d'où ils sortent. Seule la révolution sociale, en les libérant de cette oppression qui les déforme dès l'enfance, pourra produire une société d'êtres libres de préjugés (6). La violence révolutionnaire pourra aider les ouvriers à se purger de leurs habitudes de servitude (7).

A l'arrivée de la guerre, Madeleine ferme son cabinet et demande sans succès un poste comme médecin dans l'armée. Aucune suite n'étant donnée à sa demande, elle décide d'aller elle-même voir sur place les horreurs de la guerre. Elle se promène à pied à travers la région de la Marne dix jours après la terrible bataille que l'on connaît (8) ! Déçue dans ses espoirs pour l'humanité, elle commence une licence ès sciences en chimie, matière dont la certitude lui plaît :

"J'ai toujours aimé la chimie. C'est une science exacte où il y a encore à découvrir et où on a pratiquement la sensation de marcher vers l'inconnu, le nouveau. Je me souviens de m'être trouvée par hasard il y a quelques années à une conférence de Moissan (9). Il parlait avec une grande éloquence. Derrière sa table, où son four électrique jetait une lumière aveuglante, il avait l'air d'un magicien et je me sentais mordue au cœur en pensant que je donnais mon activité à des parlotes stériles au lieu de poursuivre moi aussi le "grand œuvre" (10)".

Passant au communisme en 1920, Madeleine fait un pélerinage dans la Russie révolutionnaire en 1921, mais elle désespère devant un peuple qui lui semble totalement abruti. Le seul espoir pour la Russie lui semble que "les bolchévistes peu à peu décrasseront ce peuple" (11). Dans un roman utopique publié en 1932, elle décrit une révolution sociale dont les conséquences immédiates sont affreuses. Pour mettre fin à la pagaïe, on appelle un dictateur au pouvoir qui, lui, par son intelligence, met en œuvre une belle société communiste (12).

Mais ce n'est pas tant de son militantisme communiste et antifasciste que Madeleine souffrira par la suite, mais de son soutien public au droit à l'avortement. En 1911, elle publie une brochure qui a une diffusion importante dans le mouvement néo-malthusien, *Le droit à l'avortement* (13). Dès lors, elle affiche toujours sa prise de position en faveur du droit à l'avortement. Un livre "d'hygiène sexuelle" sera rejetté en 1932 par l'éditeur après lecture des épreuves d'un chapitre sur l'avortement (14). Le 25 avril 1939, une perquisition a lieu à son cabinet : son aide et sa femme de ménage sont arrêtées, mais le sort lui réserve un autre destin (15). Le juge d'instruction la fait examiner par un aliéniste, qui l'interne à l'asile de Perray-Vaucluse. Le 29 décembre 1939, Madeleine Pelletier meurt, le cœur brisé (16).

Charles Sowerwine

L'ouvrage de Charles Sowerwine et Claude Maignien, *Madeleine Pelletier, une féministe dans l'arène politique*, est disponible à la librairie de Gavroche.

(1) Madeleine Pelletier, *La Femme vierge* (Paris; Bresle, 1932), pp 9,12.

(2) Conseil Municipal de Paris, Séance du 25 mars 1898 : Procès-verbaux, p.226; Délibérations p.120.

(3) Annuaire de l'internat en médecine des hôpitaux psychiatriques de la Seine 1986-1987.

(4) Madeleine Pelletier, *La Femme en lutte pour ses droits*, Paris, Giard et Brière, 1908, pp. 1-2, 29-30, 39-42; voir aussi *L'Emancipation sexuelle de la femme*, Paris, Giard et Brière, 1911.

(5) Lettre à Arria Ly, Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, 2 novembre 1911.

(6) Madeleine Pelletier, *Philosophie sociale : les opinions, les partis, les classes*, Paris, Giard et Brière, 1912. *Justice sociale ?*, Paris, Giard et Brière, 1913.

(7) *La Guerre sociale*, 9 juin et 14 juillet 1909.

(8) Madeleine Pelletier alla par train à Meaux le 16, alla à pied jusqu'à Senlis et ensuite à bicyclette à Crépy-en-Valois : "Tous les cinq mètres un cadavre de Français le pantalon rouge vin, ça et là quelques Allemands en gris" Journal, 16 septembre 1914.

(9) Henri Moissan (1852-1907), prix Nobel 1906, inventa le four électrique à arc industriel qui permit notamment la fusion de nombreux oxydes métalliques et isola le fluor en 1886.

(10) Lettre à Arria Ly, BHVP, le 7 février 1916.

(11) *Mon voyage aventureux en Russie communiste*, Paris, Giard et Brière, 1922, p.103.

(12) *Une vie nouvelle*, p 38 à 42.

(13) *Le droit à l'avortement*, Paris, Libr. Int. d'Ed. Scientifique, 1911.

(14) Lettre à Arria Ly, BHVP, 8 avril 1932.

(15) Coupure de journal du 26 avril 1939, dossier Pelletier BMD.

(16) Arch. Centre hosp. de Vaucluse.

L'HISTOIRE EN BREF

Les méfaits du tabac

Le 28 octobre 1492, les Conquistadores abordaient une terre inconnue. Aux lèvres des habitants qui les accueillaient, de longues feuilles jaunies, roulées sur elles-mêmes, exhalaient une vapeur bleuâtre et odorante. Là, commence pour les Européens l'histoire du tabac.

Herbe sacrée aux origines, encens des autels, apaiseur du couroux des dieux (l'Indien pris dans la tempête jetait de sa graine aux quatre points cardinaux), elle était devenue grand appareil des sorciers avant d'apporter, enfin, aux "peuples nuds" un inestimable secours. Celle à qui le "sauvage" demandera l'oubli, l'apaisement. Le soulagement et la guérison dans la maladie.

A la géniture de ses ravisseurs, elle procurera plus de richesses que les ors, les pierres et les perles, puisque c'est par elle que se referont souventes fois les chancelantes finances des Etats obérés.

Le Portugal reçut le premier le présent de la solinacée arrachée au terroir natal et conquise dans le sang. Puis l'Espagne, l'Italie et enfin la France grâce au nîmois Jean Nicot qui avait dissimulé dans ses bagages l'humble plante destinée à combattre les migraines de Catherine de Médicis.

C'est ainsi sous forme de remède que le tabac sera d'abord apprécié dans le royaume de France.

L'amiral Francis Drake popularisa la pipe sur l'ensemble du Royaume-Uni, du grand seigneur au cokney en passant par les dames de haute volée. Bientôt, Jacques 1er fit paraître un virulent pamphlet, le *Misocapnos,* trainant aux gémonies *"cette habitude dégoutante à la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, qui répand autour du fumeur des exhalaisons aussi infectes que celles qui sortaient des antres infernaux...".* Ce factum provoqua la naissance rapide d'un *Antimisocapnos,* fruit des laborieuses veilles de la Compagnie de Jésus. A son tour l'Espagnol Quevedo de Villegas dans ses célèbres Visions élève sa voix : *"Là dessus, le démon du tabac arriva. Je fus grandement étonné de cette vision là : j'avais bien toujours soupçonné que c'était un démon qui possédoit plusieurs personnes, mais je ne le croyois pas tout à fait. J'ay, dit-il vengé les Indes des outrages que les Espagnols y ont faits, car, j'ay fait plus de mal aux Espagnols en introduisant parmi eux l'usage du tabac, que le Roy d'Espagne n'en fit aux Indiens quand il leur envoya Colon, Cortès, Almeyro et Pizzaro, d'autant qu'il y a plus de gloire à mourir parmi les mousquetades et les coups de lance que parmi les morveaux, les éternûments, les rôts et les tournoyements de teste et quelquefois du pourpre contagieux que cet infect usage du tabac engendre. Ces preneurs de tabac ressemblent naïvement à ces Démoniaques que l'on exorcise, il leur sort des fumées et des vapeurs aussi infectes, mais ils demeurent toujours possédés de ce malin esprit car ils sont idolâtres de ce tabac, ils en font une Divinité qui les ravit en extase ; ils le louent et vantent par dessus tout, tentent et persécutent chacun pour leur en faire user ; s'ils le prennent en fumée, ils font dès icy leur noviciat pour l'enfer, où il faut être endurci à la fumée ; s'ils en usent en poudre, en l'aspirant par les naseaux, ils s'accoutument aux incommodités de la vieillesse, qui a toujours la morve et la roupie au nez et les flegmes dans la bouche".*



La "prise" fut, jusqu'au milieu du XIXe siècle, le plus répandu de tous les modes d'emploi du tabac. Hommes et femmes s'y adonnaient avec passion. Ici, "Les Gourmets" estampe satirique anonyme de 1817.



Comment les indiens guérissent leurs malades :
En bas : Couché sur le ventre, on fait des fumigations au malade en jettant sur le feu quelques graines. La fumée, pénétrant par la bouche et le nez, circule par le corps tout entier, provoque des vomissements et chasse la maladie.
En haut : Les feuilles de Petua (tabac) séchées sont introduites dans la partie la plus large d'un tuyau. On les allume et les Indiens en aspirent la fumée par la partie la plus étroite du tuyau avec tant de force qu'elle ressort par la bouche et le nez et dissout en même temps les humeurs.
Fragment d'une gravure de Théodore de Bry (1527-1598).

L'Orient fit mieux que ces farouches pamphlets qui n'étaient que polémiques d'Occidentaux. Fumer, priser devinrent un crime relevant des hautes œuvres et Saphi 1er réserva aux tabacolâtres les exquisités du pal. Sous la houlette du Shah Abbas 1er, le nez sera retranché aux priseurs et les lèvres aux amateurs de narghileh.

Afin de satisfaire l'insatiable appétit des coffres royaux, l'ordonnance du 17 novembre 1629 frappa le tabac d'un droit d'entrée de trente sols par livre. En 1674, avec Colbert, le monopole des Tabacs amorçait sa carrière.

Le tabac avait vaincu. On ne les comptait plus les tributaires de cette herbe en laquelle Victor Hugo dénoncera "l'opium de l'Occident".

D'après le livre du Docteur Henry Chaumartin : *L'herbe de tous les maux,* Petite Histoire de la Médecine 1958.

Au temps des années noires

Pendant l'occupation de 1940 à 1944, les nazis et le gouvernement de Vichy conjuguent étroitement leurs efforts dans leur lutte implacable contre la Résistance, dont les agents sont qualifiés de "terroristes".

Le "Grand Echo du Nord" du dimanche 10 janvier 1943 reproduit le communiqué suivant :

"Avis - Le 9 janvier 1943, a été commis, à LILLE, un attentat contre un local utilisé par l'Armée Allemande, à l'intérieur duquel une grenade à main a été lancée.

En conséquence, les mesures suivantes ont été ordonnées pour la ville de LILLE :

1 - Tous les cinémas, variétés, théâtres et cabarets français seront fermés dès maintenant et jusqu'au nouvel ordre. Toute musique est interdite dans tous les lieux publics français.

2 - Le dimanche 10 janvier 1943, l'heure de fermeture des lieux publics est fixée à 18 heures et la population ne sera plus admise à circuler après 18h 30.

Le lundi 11 janvier 1943 et jusqu'à nouvel ordre, l'heure de fermeture des lieux publics est fixée à 19h 30 et toute circulation sera interdite à partir de 20 h.

LILLE le 9 janvier 1943 Der Feldkommandant Dr SCHAEFER-OBERST"

Dans le même périodique, daté du mardi 12 janvier 1943, un avis du Commandant militaire en Belgique et dans le Nord de la France, Von Falkenhausen, rappelle les dispositions et l'ordonnance du 25 août 1941, aux termes de laquelle "la protection des communistes ou terroristes est punie de la peine de mort".

La population est *"invitée à communiquer tout motif de soupçon au premier bureau de police de sûreté allemande, de la Geheime Feldpolizei, de la Feldgendarmerie ou même de la police locale. Le secret est assuré pour toute indication de cette nature. On attire encore spécialement l'attention sur les récompenses élevées en numéraire qui sont attribuées pour la découverte d'auteurs des attentats".*

Il est également rappelé que toutes personnes qui seront trouvées en possession d'explosifs ou d'armes à feu pourront âtre fusillées immédiatement sans autre forme de procédure militaire.

"Le Grand Echo du Nord" publie, le mercredi 13 janvier 1943, un avis daté du 12 janvier 1943, où le général Major DASER indique que :

- le 6.1.43 à CALAIS, une grenade à main a été jetée dans un café blessant un soldat allemand,
- le 9.1.43 à LILLE, une grenade a été jetée dans un restaurant réservé aux membres de l'armée allemande situé rue de Béthune, faisant 20 blessés et un mort.

"Par conséquent, conclut le Général Major DASER, *j'ai ordonné que si les auteurs n'étaient pas identifiés dans les deux semaines qui suivront la publication du présent avis, un certain nombre de terroristes seront fusillés."*

Enfin, dans le numéro du jeudi 14 janvier 1943, le préfet du Nord, Fernand Carles, lance un appel où il stigmatise les attentats qui se multiplient sur le territoire de la région de Lille contre les soldats de l'armée d'occupation. Il ajoute :

"Par tous les moyens dont elles disposent, les polices allemandes et françaises recherchent les coupables et ceux qui seraient tentés de leur donner asile.

J'invite toute la population à leur apporter son concours le plus entier.

Une prime de 100 000 francs sera accordée aux personnes qui auront permis la capture des coupables.

Leur anonymat sera rigoureusement respecté.

En outre, ceux qui auront contribué à leur arrestation pourront être récompensés par la libération de parents proches encore en captivité.

Tous les renseignements susceptibles de faciliter les recherches devront âtre adressés aux services de police allemands ou franâais les plus voisins".

Pierre Descamps (Extrait d'"Autrefois" revue du Cercle historique d'Aubers-en-Weppes, N°28 de décembre 1992.)

200.000 FRANCS DE RÉCOMPENSE !

L'avis suivant du Commandant militaire pour la Belgique et le Nord de la France est porté également à la connaissance de la population des territoires de la France occupée.

Paris le 24 Novembre 1941

Der Militaerbefehlshaber in Frankreich
von STULPNAGEL. General der Infanterie

AVIS

Le 17 Septembre 1941, au soir, deux membres de la Sûreté allemande ont été assassinés à Tournai en Belgique, dans l'exercice de leurs fonctions par des personnes qui sont restées, tout d'abord, inconnues.

La Sûreté allemande a pu identifier les meurtriers :

Le boulanger Henry TALBOOM

SIGNALEMENT

Taille 1 m 81 svelte visage étroit cheveux foncés légèrement bouclés, front bas, yeux foncés, porte presque toujours des lunettes. Parle le français avec un accent flamand.



Le mécanicien Robert LELONG

SIGNALEMENT

Taille : environ 1 m. 70, svelte, figure étroite, teint basané, cheveux peignés avec la raie à gauche, petite moustache étroite.



Français !

L'appel pressant d'aider la police à rechercher les coupables s'adresse également à vous, d'autant plus qu'il ne s'agit pas dans ces meurtres, d'actes de patriotisme. Les meurtriers ne sont pas des patriotes, mais des criminels qui, poussés par des terroristes politiques, ont commis ces crimes par plaisir de tuer pour de bas motifs et par amour de l'argent. Ils ont volé, à cette occasion de l'argent et des bijoux. Tout Français convenable repoussera avec horreur de pareils actes pour lesquels des otages ont dû être arrêtés. Les renseignements sur l'endroit où se trouvent les coupables peuvent être communiqués à tous les bureaux de la police allemande ou française.

Tous les renseignements seront traités confidentiellement. Une récompense de 10.000 RM. sera accordée pour les renseignements qui amèneront l'arrestation des coupables.

L'attention est tout spécialement attirée sur le fait que toute personne qui, après la publication de cet avis, donnera asile aux coupables ou leur viendra en aide, de quelque façon que ce soit, s'exposera à des peines des plus sévères.

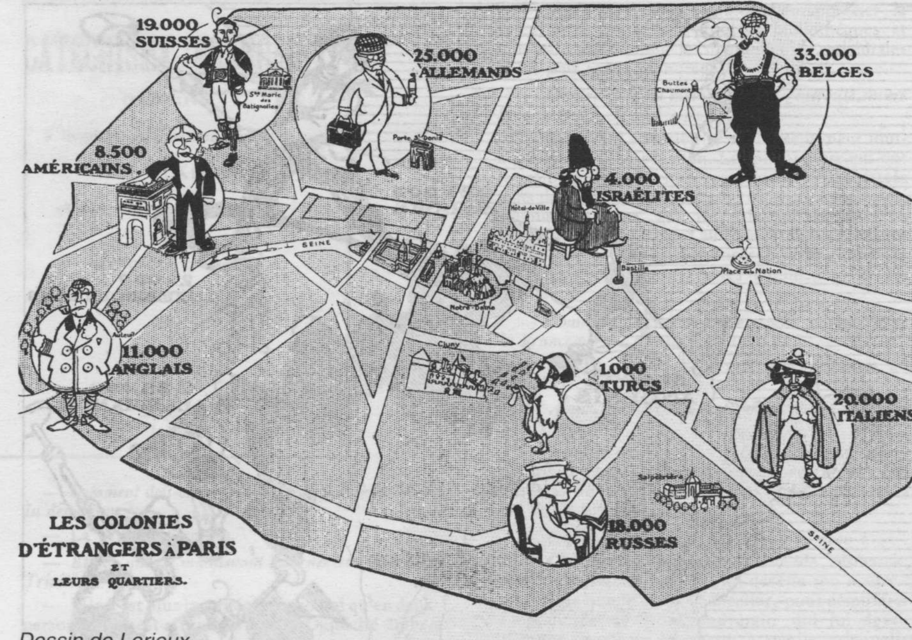
Der Militaerbefehlshaber in Belgien und Nordfrankreich
von FALKENHAUSEN. General der Infanterie

Le 17 septembre 1941, deux hommes, Henry Talboom et Robert Lelong abattent deux membres de la sûreté allemande à Tournay en Belgique. Recherchés en Belgique et dans le nord de la France, régions sous le commandement militaire du général Falkenhausen, leurs signalements sont communiqués au général Von Stülpuagel, commandant la zone occupée française, qui fait placarder cette affiche sur les murs de Paris, le 24 octobre 1941.
Cette affiche est la seule de toute l'occupation sur laquelle figurent la photographie et le signalement d'hommes recherchés par la police allemande et comportant la signature des gouverneurs militaires des deux régions occupées.

Les étrangers en France en 1909

Ce n'est pas d'aujourd'hui que "l'envahissement des étrangers" inquiète une grande partie de la population. On en prend pour preuve un article paru en 1911 dans *Lectures pour Tous*, intitulé *La Conquête de Paris par les étrangers.*

On y apprend que le quartier Saint-Gervais, sur une population de 40 000 habitants, comprend une colonie de 10 000 arabes, et surtout juive, qui s'y multiplie et s'agrandit continuellement au point "qu'on a été contraint d'y ouvrir deux écoles juives, les seules à Paris où, contrairement à tous les usages scolaires, on fasse la classe le jeudi, afin de laisser les élèves libres le samedi, jour de sabbat israélite...". Paris, selon le dernier recencement paru en 1909, comprend alors environ 170 000 étrangers de nationalités diverses sur une population globale de 2 760 000 habitants, ce qui représente un étranger pour 16 habitants. Cette population se partage par moitié entre hommes et femmes. Elle comprend 33 306 Belges ou Luxembourgeois; 25 831 Allemands; 20 789 Italiens; 19 405 Suisses; 17 923 Russes; 11 287 Anglais; 8 520 Américains; 7 725 Austro-Hongrois; 5218 Espagnols; 15 802 de nationalités diverses (parmi lesquels les juifs et arabes du quartier Saint-Gervais) et 882 apatrides.



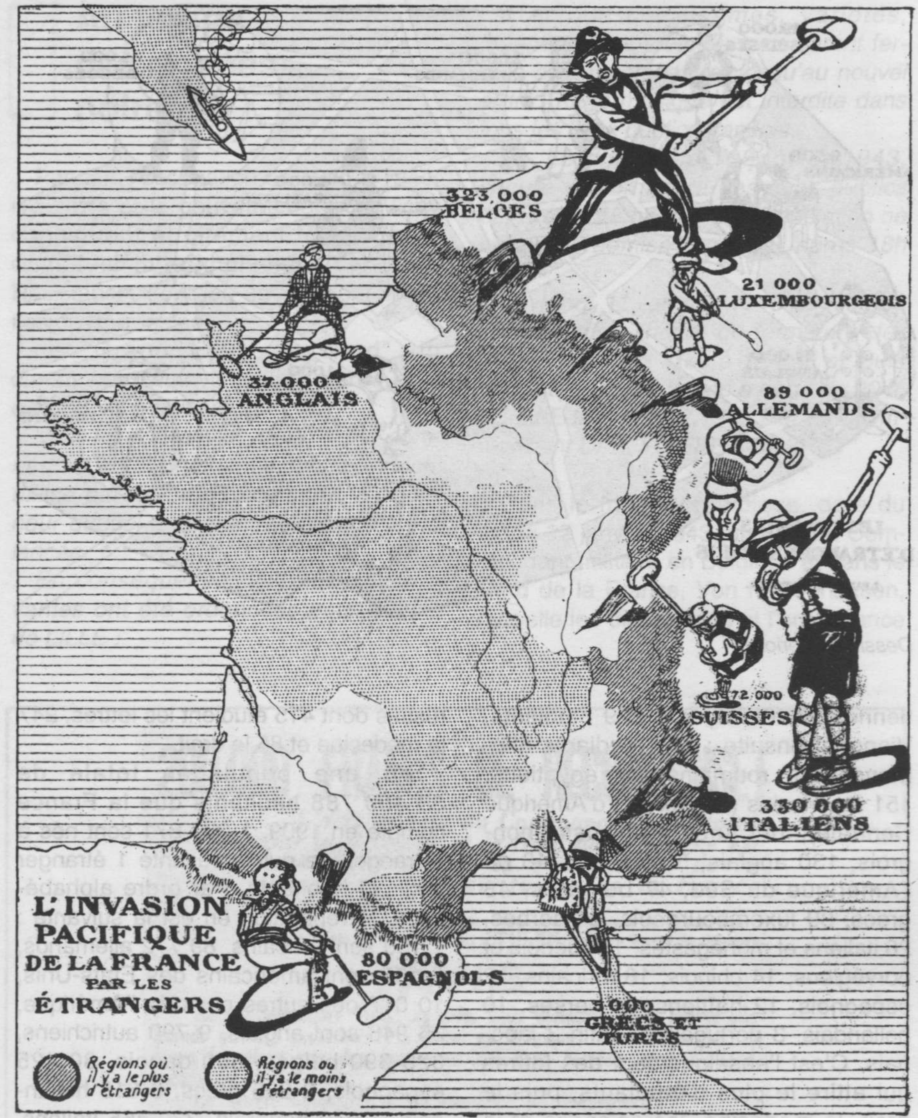
Dessin de Lorioux

Dans le quartier Latin, "peuplé d'étrangers", on découvre que sur 17 902 étudiants inscrits aux facultés de droit, de médecine, de pharmacie, des sciences et des lettres, on compte 3 326 étudiants étrangers. Les Russes tiennent la tête avec 1 629 étudiants. Viennent ensuite : 272 étudiants allemands, 266 roumains, 175 égyptiens, 151 américains (du Nord et d'Amérique Centrale), 144 turcs, 141 austro-hongrois, 130 anglais, 52 suisses, 48 de l'Amérique du Sud, 47 bulgares, 43 grecs, 39 luxembourgeois, 34 serbes, 26 italiens et monégastes, 16 suédois et norvégiens, 14 chinois, 16 africains, 12 espagnols, 12 haïtiens, 11 perses, 10 hollandais, 3 portugais et enfin 3 japonais. C'est l'enseignement des lettres qui attire le plus d'étudiants, puis le droit, la médecine, les sciences et la pharmacie. On constate que les 870 étudiantes françaises sont moins nombreuses que les 1 270 étudiantes étrangères, parmi lesquelles on compte 748 russes dont 415 étudient les lettres, 247 la médecine et 85 le droit.

Sur une population totale de 38 450 788 habitants que la France compte en 1909, 1 033 871 sont nés à l'étranger, ce qui représente 1 étranger pour 38 habitants. Par ordre alphabétique, la répartition en est la suivante : 1 150 sont africains, 89 772 allemands, 6 155 sont américains des Etats-Unis, 10 017 des autres pays de l'Amérique, 36 948 sont anglais, 9 790 autrichiens, 323 390 belges, 850 danois, 80 425 espagnols, 2 225 grecs, 6 615 hollandais, 1 940 hongrois, 330 465 italiens, 21 999 luxembourgeois, 938 norvégiens, 719 portugais, 16 061 russes, 1 224 suédois, 72 045 suisses, 2 727 turcs, 5 200 (roumains, serbes, bul-



Combien d'étrangers fréquentent nos Facultés parisiennes? La réponse à cette question est donnée par notre dessin où les étudiants des diverses nationalités sont groupés en un joyeux monôme. Ce sont les Russes qui sont les plus nombreux tandis que la race jaune n'est représentée que par quelques unités.



Dessin de Lorioux

gares...) , le reste de nationalité dénommée ou inconnue. D'après l'auteur de l'article, en 1851, il y avait en France 379 289 étrangers, soit 1 pour 94 habitants français, ils passent en 1866 à 655 036, à 740 668 en 1872, à 801 754 en 1876, à 1 001 090 en 1881, à 1 126 531 en 1886, à 1 130 211 en 1891, à 1 051 907 en 1896 et à 1 033 871 en 1909.

Les Italiens sont de préférence dans les Bouches-du-Rhône, attirés par les activités du port, les Belges dans le Nord, pour travailler dans les mines et dans l'agriculture, les Espagnols dans les Basses-Pyrénées pour des raisons de salaire. Les autres étrangers sont pour majorité dans la Seine, où ils se livrent à diverses activités. On remarque que, hormis Paris, les départements des frontières terrestres renferment une concentration importante d'étrangers par opposition aux départements côtiers qui ne comptent que d'infimes minorités étrangères. Ainsi les Alpes-Maritimes ont 28,5 pour 100 d'étrangers, le Nord 11 pour 100 (surtout des Belges), le Territoire de Belfort 10 pour cent d'Allemands alors que la Vendée et les départements bretons ne comptent pour ainsi dire pas d'étrangers.

Notre auteur (anonyme) s'inquiète , dans son article, des 540 000 ouvriers étrangers qui travaillent dans nos établissements industriels ou agricoles, sans compter écrit-il, "les 50 000 Belges qui, sans prendre domicile en France, passent et repassent chaque jour la frontière. (...) cela fait, par jour, près de trois millions de salaires, un milliard par an, qui devraient être récupérés par la main-d'œuvre française".

Puis il conclut : "La France, se contente-t-on de dire, est assez riche pour enrichir et ses enfants et ceux des pays voisins qui viennent lui demander asile. Les immenses progrès de l'industrie, le développement toujours plus considérable des voies ferrées, tendent de jour en jour à rapprocher les peuples. L'invasion étrangère doit éveiller en nous un juste sentiment d'orgueil. On ne songe à prendre qu'à ceux qui, comme nous, possèdent un sol fertile, une industrie prospère et l'inépuisable richesse d'une légendaire économie".

Le paupérisme à Paris au début de ce siècle

Les premiers grands froids font ressortir de manière angoissante la misère de milliers de pauvres gens. Qu'en était-il de cette misère au début de ce siècle, plus particulièrement dans la capitale ?

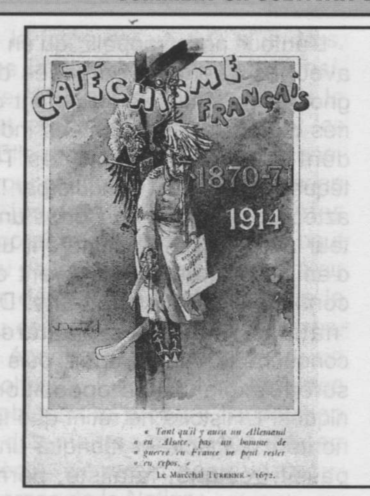
La misère était partout à Paris. Dans l'année 1910, on dénombrait 55 000 assistés, soit environ 2% de la population, mais on estimait au minimum à 100 000 le nombre de personnes nécessitant des secours du fait de leur pauvreté.

Les *Bureaux de bienfaisance* représentaient la forme la plus visible de l'assistance parisienne. Les vieillards indigents, les infirmes et les incurables touchaient, en vertu de la loi de 1905, une allocation de 30 francs qu'ils venaient chercher chaque premier jour du mois. Une carte leur était délivrée après une enquête minutieuse. Cette carte était établie pour 12 mois, et son titulaire devait attester d'un domicile fixe. Les femmes étaient les plus nombreuses à recevoir des secours : dans les 20 arrondissements de Paris, 3 146 femmes, veuves ou abandonnées avaient ensemble à leur charge 9 012 enfants. Sur les 50 000 assistés, près de 40 000 étaient des femmes.

Chaque arrondissement disposait de un, deux ou parfois trois *dispensaires* destinés à apporter une assistance médicale. On enregistra, en l'année 1909, environ 180 000 consultations, auquelles il faut ajouter les consultations à domicile et celles des dispensaires spéciaux où se traitaient les maladies des yeux, de la gorge, des oreilles et surtout la tuberculose qui faisait alors tant de ravage. A titre préventif, on procédait, dans les mairies, à la vaccination gratuite des enfants.

Pour l'année 1910, le budget de l'Assistance atteint près de 64 millions de francs. Dans ce montant figure un impôt de près de 5 millions prélevé sur les billets de spectacle (théatres, cafés-concert...), 10 millions sont le produit de propriétés attribuées en dons, 4 de rentes sur l'Etat, 30 millions proviennent de subventions municipales et départementales, le reste est fourni par des dons, par les produits du Mont-de-Piété et des cimetières.

Ces renseignements officiels, ne tiennent évidemment pas compte des "sans domicile fixe"...



CATÉCHISME FRANÇAIS

DESTINÉ

à inspirer aux jeunes Français

LA HAINE

des Prussiens

DE

1870-71 - 1914

« Tant qu'il y aura un Allemand en Alsace, pas un homme de guerre en France ne peut rester en repos. »

Le Maréchal TURENNE - 1672.

LEÇON I

DU PRUSSIEN

— *Qu'est-ce qu'un prussien ?*

— Un Prussien est une sorte d'animal féroce qui, sous les apparences de l'homme civilisé, s'est déclaré l'ennemi acharné de l'humanité et de toute civilisation.

— *A quoi reconnait-on un prussien ?*

— A son casque à paratonnerre.

— *Pourquoi le prussien porte-t-il un casque à paratonnerre ?*

— Parcequ'en raison de ses crimes, il craint toujours que la foudre céleste ne lui tombe sur la tête.

— *Les prussiens sont-ils courageux ?*

— Non ! — ils ne sont que des brutes, et n'attaquent jamais l'ennemi que s'ils sont bien certains d'être au moins quatre contre un.

— *Qui a donc créé les prussiens ?*

— Satan qui, après s'être révolté contre Dieu, les fit à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire orgueilleux et corrompus.

— *Pourquoi Dieu a-t-il toléré l'existence des prussiens ?*

— Pour montrer à l'Univers, par leur exemple, à quel degré de sauvagerie et d'immoralité peuvent être conduits des hommes par un gouvernement despotique.

— *Devons-nous considérer les prussiens comme nos frères ?*

— Non ! puisqu'ils dévastent nos campagnes, incendient nos villes et nos villages, pillent nos demeures, massacrent nos parents, nos femmes, nos frères et jusqu'à nos enfants.

— *Comment faut-il donc appeler les prussiens ?*

— Ils ne méritent que les noms d'égorgeurs, de pillards et de massacreurs de femmes, d'enfants et de vieillards. Ils sont indignes du nom d'"Hommes".

LEÇON II

DE LEUR RELIGION

— *Les prussiens ont-ils un Dieu ?*

— Oui c'est le despotisme.

— *Ce Dieu des prussiens est-il incarné pour eux ?*

— Oui ! il le fut d'abord en une seule personne, leur Grand Frédéric.

— *Ensuite comment le fut-il ?*

— Ensuite le despotisme prussien fut incarné en trois personnes : Guillaume I - Bismarck - de Moltke.

— *Guillaume I fut-il donc despote ?*

— Oui ! son despotisme a été celui de la force brutale.

— *Bismarck fut-il despote ?*

— Oui ! son despotisme a été celui de la fourberie et de la mauvaise foi.

— *De Moltke fut-il aussi despote ?*

— Oui ! son despotisme a été celui de l'outrecuidance militaire et de la férocité.

— *Comment doit-on appeler ces trois manières d'être du despotisme ?*

— La Trinité Infernale.

— *Et par qui est maintenant incarnée cette infernale Trinité ?*

— Elle n'est plus incarnée aujourd'hui qu'en deux personnes, et est ainsi devenue la Duplicité Infernale.

— *Nommez ces deux personnes ?*

— Guillaume II et son rejeton, le Kronprinz.

— *Que doit-on penser du père et du fils ?*

— Qu'ils sont également imbus de despotisme et d'outrecuidance militaire ; ce sont des reitres sanguinaires, types accomplis du soudard prussien.

— *Guillaume II n'est-il donc pas un grand capitaine et un redoutable guerrier ?*

— Il n'est ni l'un ni l'autre, n'ayant jamais vu que le feu des fourneaux de ses cuisines. Il a fait ses preuves comme stratège et généralissime aux grandes manœuvres en se laissant capturer par une patrouille. Nul n'ignore que son oncle, le Roi Edouard VII, si spirituel, l'appelait toujours : « Mon valeureux poltron de neveu. »

— *Il n'est donc guère à craindre au combat ?*

— Pas plus que son insolent gamin.

— *Que redoutent le plus Guillaume II et le Kronprinz ?*

— La rencontre des Français qu'ils n'oseront jamais affronter face à face et devant lesquels ils fuiront honteusement quand, avec leurs alliés, ceux-ci les pourchasseront pour faire enfin la curée de la bête prussienne.

— *Quel souvenir les français pourront-ils particulièrement évoquer à l'occasion de cette curée ?*

— Celui de Bismarck sifflant en sourdine un outrageant hallali au moment de la signature du traité de Francfort, et proclamant cet axiome impie : "La Force prime le Droit."

— *Quel châtiment méritent Guillaume II et son fils s'ils tombent aux mains des Français et de leurs alliés ?*

— Le pilori en place publique, devant leur palais de Berlin, et ensuite la pendaison.

LEÇON III

DE LA GUERRE PRUSSIENNE

— *Quels sont les mobiles qui poussent toujours les prussiens à faire la guerre ?*

— Leur vanité, leur rapacité et leur soif de conquêtes ; ils considèrent la guerre comme l'industrie la plus lucrative, car c'est toujours par elle qu'il se sont enrichis et agrandis aux dépens des nations voisines.

— *Quels moyens emploient les prussiens poar atteindre leur but ?*

— L'espionnage, la trahison, l'incendie, l'assassinat et le pillage. Tous les moyens leur sont bons et ils ne reculent devant aucun de ceux que réprouvent à la fois le Droit des gens, la plus élémentaire morale, ni les conventions ou traités qu'ils ont eux-mêmes acceptés et signés

— *Respectent-ils au moins, pendant la guerre, les monuments de la science et des arts, produits de la civilisation ?*

— Non ! ils sont incapables d'en apprécier la valeur et la beauté. Ils brûlent bibliothèques et musées, aussi bien que les merveilleuses cathédrales et les plus beaux monuments.

— *Montrent-ils au moins quelque générosité envers les prisonniers ou les blessés ?*

— Aucune. La sensibilité est un sentiment tout-à-fait inconnu du prussien. Les prisonniers qui ont le malheur de tomber en son pouvoir sont entassés dans des casemates ou dans de sombres forteresses, soumis aux plus grandes privations et aux plus cruels traitements. Quant aux blessés ils les achèvent le plus souvent : ils aiment à tirer sur les brancardiers qui les portent comme sur les ambulances et les hopitaux.

— *Comment l'histoire a-t-elle appelée l'invasion de la France par les prussiens en 1870-71 ?*

— Elle l'a appelée " L'invasion des barbares du dix-neuvième siècle. "

— *A quoi les prussiens ont-ils dû leur succès de cette époque ?*

— A notre manque de préparation qui leur permis de nous surprendre traitreusement en état d'infériorité et à la mauvaise foi dont Bismarck a fait l'aveu avant sa mort.

— *Comment en est-il arrivé a faire cet aveu ?*

— Guillaume II qui était l'élève de Bismarck, le mit en disgrâce quand il fut devenu son maître : c'est alors que le vieux chancelier, pour démontrer l'ingratitude du jeune souverain qui lui devait l'empire, proclama lui-même à quelle criminelle forfaiture était due la formation de cet empire. Il a hautement déclaré avoir volontairement falsifié la fameuse dépêche d'Ems, et rendu ainsi la guerre de 1870 inévitable.

— *Bismarck a-t-il au moins eu honte d'une telle infamie ? - En a-t-il jamais éprouvé quelques remords ?*

— Non ! — il s'en est au contraire fait une gloire ; tous ses compatriotes l'ont approuvé et l'on statufié en récompense de ce haut fait si bien en harmonie avec leurs mœurs et leurs ordinaires procédés.

— *Les prussiens du vingtième siècle sont-ils devenus moins fourbes et moins féroces ?*

— Non ! — on peut affirmer qu'ils sont encore plus barbares au vingtième siècle qu'au dix-neuvième.

— *Comment justifier une telle affirmation ?*

— Elle se justifie par la façon hypocrite et insolente dont l'empereur allemand vient, en 1914, de déclarer la guerre non seulement à la France, mais encore à toute l'Europe : par la violation éhontée de plusieurs états-neutres reconnus tels par lui-même ; enfin par les ordres atroces donnés à ses troupes dont les étendards portent cependant cette devise « Dieu avec nous ».

— *Comment doit se terminer cette guerre ?*

— Par le triomphe éclatant de l'Europe, et en particulier des Français qui représentent le Droit, la Justice et la Liberté.

— *Quel doit-être le résultat de ce triomphe ?*

— La restitution par les prussiens à toutes les nations qu'ils ont dépouillées depuis si longtemps, de toutes les provinces et de tous les milliards volés ; ensuite le démembrement de l'Empire d'Allemagne et l'anéantissement de la Prusse que toutes les puissances alliées devront mettre hors d'état de nuire.

CONCLUSION

— *Récitez la formule du serment que tout bon français doit prêter aujourd'hui ?*

SERMENT

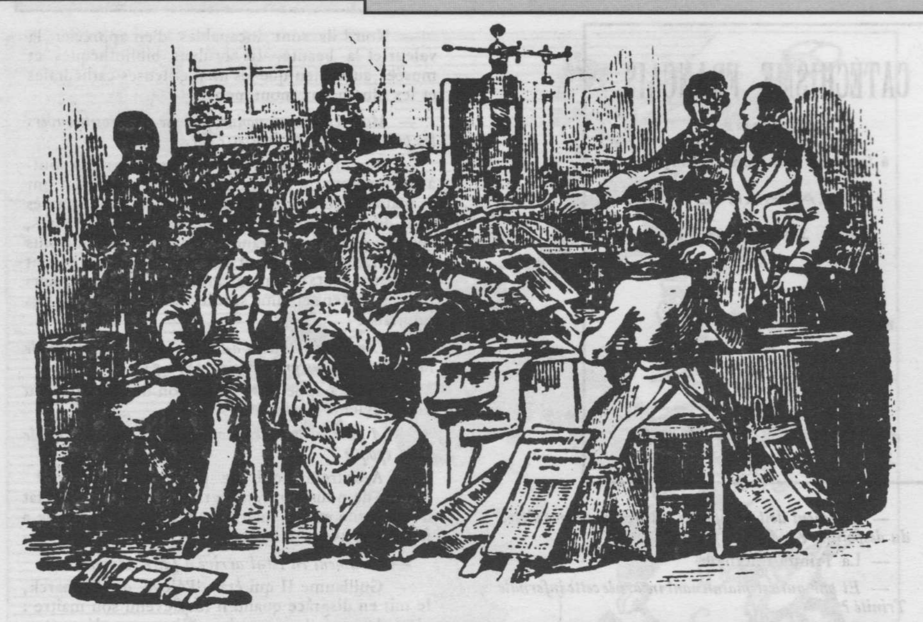
— Devant Dieu et devant les hommes, et sur mon honneur de citoyen français, je jure une haine implacable et sans trêve aux prussiens, jusqu'au démembrement définitif de l'empire d'Allemagne, et jusqu'au complet anéantissement de la Prusse.

Je jure, en outre, de tirer une juste vengeance des atrocités et des crimes odieux commis par la horde tudesque ; je jure enfin, de transmettre ces sentiments à tous mes descendants afin que, toujours vivaces, ils se perpétuent à travers les siècles.

Ainsi soit-il !

Capitaine NEMO.

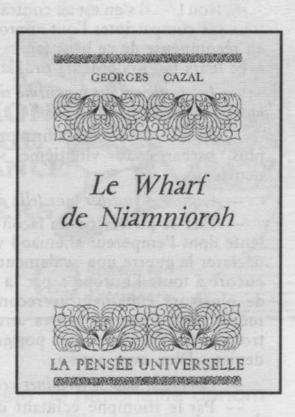
Août 1914.



LE TEMPS DES LIVRES

LE WHARF DE NIAMNIOROH

par Georges Cazal



La colonisation a été ce qu'elle a été. Roger Cazal l'a vécue au Sénégal des années 1934 à 59. Dans un livre, édité à son compte, l'auteur nous livre ses souvenirs : "De mon Sénégal, précise-t-il dans sa préface, je ne parlerai ni en historien, ni en économiste, ni en politicien. Ce qui suit n'est qu'un témoignage affectueux sur un Sénégal en brousse, de vent d'Est, d'arachide, de marigots, de côtres, de lampes-tempêtes, et de petits noirs courant tout nus parmi les cases, les baobabs et les champs de mil...".

Les wharfs sont les appontements en bois où venaient accoster côtres et cargos. Il n'y a plus de côtres ni de cargos au wharf de Niamnioroh. Les palétuviers auront tôt fait de reconquérir la rive, défrichée jadis, au temps des premiers coloniaux.

Un témoignage sincère et émouvant.

Disponible chez l'auteur, G.Cazal, 20 rue Penthièvre, 78310 Maurepas, 90p, 50 F.

LES COMBATTANTS DE LA LIBERTÉ

par Christian Rudel



De l'indépendance de Haïti à l'indépendance - toute relative - de Cuba, il aura fallu près d'un siècle pour que l'Amérique dite latine se libère des métropoles européennes. Encore reste-t-il dans les Caraïbes quelques "confettis d'empire" qui témoignent que le temps des colonies n'est pas définitivement clos. Mais avant ? On serait tenté de ne voir dans la conquête de l'Amérique qu'une rapide promenade militaire des Conquistadores au cours de laquelle les deux grands empires pré-colombiens - aztèque et inca - tombèrent, incapables de résister à la supériorité des soldats venus d'Europe, tandis que des sociétés moins évoluées disparaissaient sans laisser de traces. Quant au temps de la colonie, ce serait plus de trois longs siècles de paix brutalement interrompus par la révolte inexplicable et le triomphe d'une poignée de mécontents.

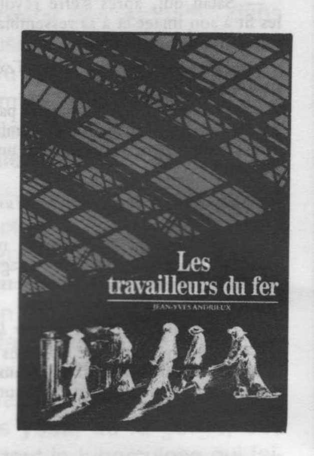
L'auteur nous rappelle qu'en réalité, avec les quelques poignées d'Espagnols bien armés et fortement disciplinés marchaient des armées indiennes, dont la plupart étaient des Tlaxcaltèques récemment conquis par l'empire aztèque, qui virent en Cortès un libérateur avec lequel ils signèrent un traité d'amitié et à qui ils fournirent de forts contingents de combattants. D'autres "nations" indiennes s'allièrent aux conquérants. Ainsi Cortès, puis Pizarro surent exploiter les oppositions ethniques. L'Histoire ne retint que la supériorité espagnole et fabriqua un Indien passif, résigné, fataliste, permettant ensuite de démontrer que les longs siècles de la colonie furent des siècles de paix pour le plus grand bénéfice des colonisés reconnaissants.

L'ouvrage de Christian Rudel - spécialiste des questions d'Amérique latine - nous montre au contraire que tout ceci n'est qu'un vaste mensonge historique et que la résistance indienne, armée ou non, s'organisa un peu partout, résistance à laquelle s'ajouta vite (dès 1501), les révoltes des esclaves noirs importés d'Afrique...

Les Editions ouvrières, 140 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

LES TRAVAILLEURS DU FER

par Jean-Yves Andrieux



Depuis sa naissance, dans la première moitié du IIe millénaire avant J.C., le forgeron est investi d'une puissance sacrée. Par son art, il descend des maîtres du feu. Par son savoir, il s'élève, comme tous les métallurgistes, au rang des "maîtres de la civilisation". La flamme de ses fourneaux dialogue au quotidien avec la divinité lorsqu'il métamorphose le minerai, substance symbolique issue de la terre génitrice. Technicien et démiurge, le sidérurgiste gardera toujours une parcelle de ce mystère originel, même jusqu'à notre siècle, où les ouvriers des haux-fourneaux lorrains continuent à exprimer leur fièreté de dompter la matière.

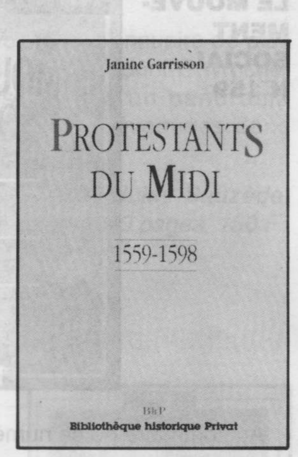
Cette suprématie ne s'exerce pas sans douleur : le travail dans les ate-

liers de la forge est un des plus durs, des plus implacables qui soit. Ainsi, l'histoire du fer met-elle en scène le mythe et les hommes, la culture et les objets. Elle recherche les grandes innovations qui conduisent du bas fourneau primitif jusqu'aux énormes aciéries contemporaines, en passant par le haut fourneau de la Renaissance, chauffé au charbon de bois, et l'apparition de la fonte au coke, au siècle des Lumières. A cette époque, le fer est devenu un enjeu politique. Il soutient les fortunes de la noblesse et prépare l'ascension sociale des maîtres de forges qui, au XIXe siècle, siègeront parmi les nouveaux barons de la Nation.

Le socle sur lequel s'est construite la société industrielle est irrémédiablement métallique, comme le paysage qui s'élabore dans les villes, le long des rails et des viaducs de la IIIe République, signant, en dépit des critiques, la réconciliation entre l'architecte et l'ingénieur. Le fer n'est pas le plus précieux des métaux, mais il est aussi indispensable qu'omniprésent. Le travailleur du fer, sidérurgiste ou métallo, a certes beaucoup souffert des derniers développements de la technologie, mais il demeure un des alchimistes de notre civilisation.

Découvertes Gallimard, série Techniques, 176p avec de nombreuses illustrations, 72 F

PROTESTANTS DU MIDI 1559-1598
Par Janine Garrisson



D'abord publié en 1980 dans "Le Midi et son histoire", cet ouvrage s'est vite imposé comme référence au delà des strictes études méridionales. Il est devenu un classique qui méritait une réédition revue et augmentée, c'est ce que se sont empressés de faire les éditions Privat, afin de satisfaire les amateurs d'Histoire.

Le Midi du royaume de la France a été, durant le XVIe siècle la terre d'élection du calvinisme : ce fait historique est incontestable. Une théologie s'est incarnée dans une société, une éthique a modelé les comportements, une Eglise en rupture a tenté de donner vie à un greffon politique qui lui permette de subsister. C'est en cette période troublée des guerres de religion, toile de fond de cette remarquable étude, que devait se révéler la vigueur conquérante du protestantisme méridional.

C'est toute une société qui est décrite et analysée par Janine Garrisson, dans la vie intime des familles, dans ses rapports de force avec le pouvoir central et dans son expérience spirituelle de communauté en rupture de ban. Les protestants contribuèrent, sans aucun doute, à donner ses racines et sa vigueur à la démocratie méridionale.

Bibliothèque historique Privat, 375 pages, 170 F.

DE LOIRE EN MÉZENC
par Yveline Gimbert



De Loire en Mézenc, du cours supérieur de la Loire au pays des hautes terres, de fleuve en volcan, Yveline Gimbert a fait un beau périple, allant à la recherche d'une histoire et d'histoires, mais aussi de légendes et de traditions étranges ; elle nous parle aussi simplement de géologie, de minéralogie, de volcanisme, d'architecture, de religion ou de flore. L'auteur sait nous faire partager son amour pour ce Velay où alternent le désordre chaotique des vals et des noires forêts, la lande et les volcans endormis, les toits de tuiles rouges et ceux de lauzes grises.

Pour l'agrément de nos lecteurs, nous prélevons, dans le dernier paragraphe consacré à la gastronomie, ce court extrait :

"Pour préparer le chou farci, je choisis de préférence un gros chou frisé. Je le fais blanchir dix minutes avec un bout de lard dans de l'eau salée. Ensuite avec de la viande cuite, porc et boeuf ou porc et veau, parfois avec des restes de la veille, je prépare un hachis auquel j'ajoute des oignons, du persil, du sel et du poivre. Je barde un plat allant au four. J'y place par couches alternées un lit de chou et un lit de farce. La dernière est une couche de chou que je recouvre d'une mince tranche de lard maigre. Il faut laisser cuire jusqu'à ce que les feuilles de chou soient dorées. Je l'agrémente parfois d'une sauce rousse.

Bon appétit !

Editions du Roure, Neyzac, 43260 Saint-Julien-Chapteuil. 220 pages, illustrations 110 F.

LE PERE ALEXANDRE RACONTAIT

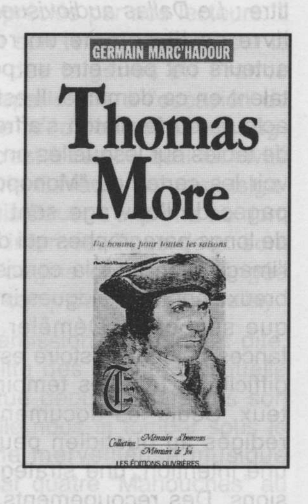


Vous l'avez vu à la télé... des milliers de gens ont aimé ses "Histoires du Pays de Caux". Personnage hors-série, il s'est livré dans le "Horsain", paru dans la prestigieuse collection "Terre humaine". Avant sa disparition, il y a maintenant bientôt trois ans, il cédait à l'invitation de ses amis - dont l'éditeur Bertout - qui voulaient un beau livre de ses meilleurs contes. Le voici. Une édition posthume bien illustrée. Ces "Reflets des veillées cauchoises", tendres, sans concession ni couleur ecclésiastique, offrez-le à vos amis... et à votre bibliothèque.

J.S.

Ed Bertout B.P.7, 76810 Luneray. 239p, 129 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

THOMAS MORE, UN HOMME POUR TOUTES LES SAISONS
par Germain Marc'hadour



Homme de la Renaissance, Thomas More, né à Londres en 1477, fut l'ami d'Erasme. Juriste, il est également un

grand écrivain en latin comme en anglais. Père de famille nombreuse, il fut un pionnier de l'accès des femmes à la culture. Magistrat, parlementaire et diplomate, il devint chancelier du Royaume en 1524. Emprisonné pour son opposition au schisme qu'entraînait le divorce du roi Henri VIII, il fut décapité en 1535.

Son oeuvre est riche et abondante. S'il est surtout connu comme l'auteur de l'*Utopie*, un livre qui a créé un genre littéraire nouveau et qui lègue à toutes les langues un mot devenu indipensable à la réflexion socio-politique, il est également historien et poète, théologien et mystique. Nul ne représente mieux que Thomas More une époque où la crise de la conscience européenne atteignit son paroxysme.

Ecrit par un prêtre, pour qui Thomas More n'a pas de secret, ce petit livre de 108 pages permet d'en savoir plus sur l'humaniste chrétien qu'il fut.

Editions ouvrières, Collection Mémoire d'homme, Mémoire de foi. 80 F.

LA TÉLÉ, DIX ANS D'HISTOIRES SECRETES
par Marie-Eve Chamard et Philippe Kieffer

ZAPPING
par Didier Daeninckx



La Télé, dix ans d'histoires secrètes pourrait s'accomoder d'un autre sous-titre : *Le Dallas audiovisuel français.* Le livre se lit comme un roman et les auteurs ont peut-être un peu forcé leur talent en ce domaine. Il est vrai que les acteurs du feuilleton s'affrontent autour de tables sur lesquelles on croit apercevoir les cartes du "Monopoly". Les 700 pages de l'ouvrage sont encombrées de longs paragraphes qui doivent plus à l'imagination qu'à la concision, et nombreux sont les dialogues inventés parce que supposés. Démêler les circonstances qui font l'histoire est un exercice difficile et tous les témoins sont douteux. Seuls les documents de travail rédigés au quotidien peuvent révéler une intention, une stratégie, des décisions. Des recoupements sont malgré tout nécessaires mais, pour ne s'en tenir qu'aux grands traits du "Paysage Audiovisuel Français", ce n'est plus un mystère que tous les pouvoirs soucieux de faire la loi dans l'audiovisuel s'y brûlent les doigts puisque cet usage discrétionnaire suscite forcément la fureur de l'opposition exclue du jeu. Seuls quelques malins tirent les marrons du feu. A titre précaire d'ailleurs, ainsi que l'histoire récente l'a montré.

Depuis plusieurs lustres, face à un secteur public de la radio et de la télévision, installé en position de monopole en 1945, diverses initiatives supportées par les partis de droite proposaient une libération des ondes par la privatisation. La compétition qu'elle annonçait devait améliorer la qualité des programmes dont elle étendrait le choix. Sur l'état actuel des lieux, on est prié de se reporter à son journal habituel. Sur l'évolution probable, on peut être attentif à l'évolution des fidélités : l'alignement du service public sur les positions imposées par la concurrence montre France 2 et France 3 en hausse, non sans inquiéter la position la position dominante de TF1. Sur le terrain des grandes manoeuvres technico-affairistes, comme la distribution ciblée ou la réception directe par satellite, sont de coûteux échecs. Faute de stratégies mais aussi par déficit d'offre de programmes.

La mode néo-libérale a déchaîné les ambitions personnelles qui dissimulent à peine les cupidités et les complaisances chargées de méfiance. Une dernière affaire, dans laquelle des noms de vedettes de la télévision ont été cités, actualise le dossier. Tout est à vendre, surtout les consciences. On est assurément loin de la naïveté des grands commis de l'Etat qui rougissaient de confusion sinon de colère, quelques décennies plus tôt, lorsqu'un entrepreneur maladroit leur proposait une faveur occulte. La contrainte politique est incontestablement plus discrète, sinon moins réelle, mais la loi du marché en a révélé d'autres, plus redoutables pour les professionnels et guère plus gratifiantes pour les usagers, curieusement absents du livre de M.-E. Chamard et Ph. Kieffer. Après tout, ils ne constituent globalement qu'un "agent économique" dans une telle logique.

Plus ramassé, le recueil de nouvelles de Didier Daeninckx apparaît plus vrai dans l'observation d'une même réalité : tous les coups sont permis pour gagner des parts de marché. La notion de service dû par les medias hertziens à la collectivité est bien oubliée. L'essentiel est de créer l'événement qui attire et retient les foules. Le narcissisme est le trait qui unit le présentateur-vedette au directeur. L'auteur peut, à juste titre, rassembler dans un personnage les éléments empruntés à plusieurs. La création composite devient plus vraie que la réalité. Ainsi d'Yvan Bouyrgues, président de chaîne. Ajoutons qu'il connaît bien les coulisses de la télévision : le nom de "Condoiseau" est un jeu de mot à usage interne et le seau prévu derrière le décor pour satisfaire les exigences imposées par l'adénome prostatique est bien une réalité.

Le déroulement de chaque histoire est banal comme une émission de "prime time" jusqu'à la chute qui éclate comme la dénonciation d'une médiocrité aux conséquences parfois redoutables lorsqu'elle véhicule la cupidité ou stimule le désir.

Un ministre satisfait ne manquerait pas de voir dans de tels ouvrages des réactions de "pisse-froid" auxquelles il est facile d'opposer la fidélité obstinée de millions de téléspectateurs. Quelques rappels historiques suffisent à rappeler que le changement est l'affaire de minorités, sinon de prophètes, mais le rôle des guides d'opinion n'est-il pas justement de désamorcer les doutes ?

J.-J. Ledos

REVUES

LE MOUVEMENT SOCIAL N°159



Au sommaire de ce numéro :

- Essor et déclin du syndicalisme révolutionnaire, par *Marcel van der Linden et Wayne Thorpe.*

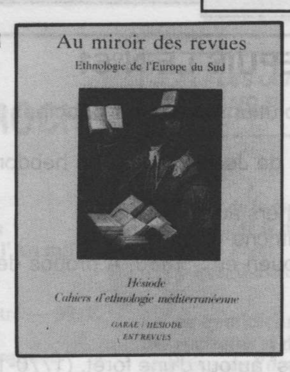
- Ethnicité et classe ouvrière : les travailleurs juifs à Buenos Aires (1900-1930), par *Elgardo Bilsky.*

- Bourse du travail et syndicalisme d'entreprise avant 1914 : les Aciéries de Saint-Etienne, par *Daniel Colson.*

- Dire l'espace national aujourd'hui. Regard sur dix ans d'historiographie française, par *Marie-Thérèse Bouyssy.*

Editions ouvrières, 12 Ae de la Soeur-Rosalie, BP 50, 75621 Paris Cedex 13. 65 F.

AU MIROIR DES REVUES ETHNOLOGIE DE L'EUROPE DU SUD.

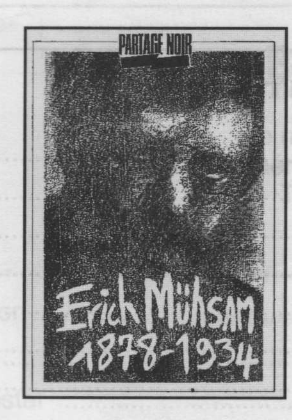


Les revues jouent un rôle fondamental dans l'histoire et le développement de l'ethnologie. Depuis une décennie, l'Europe du Sud a vu se multiplier les créations de revues ethnologiques, tandis que les anciennes formules se transformaient. Ces mouvements, à la mesure du renouvellement profond des questions et des attentes, modèlent aujourd'hui les nouvelles figures de l'ethnologie de l'Ancien Monde et les perspectives culturelles et sociales de vaste ampleur qu'elle entend embrasser. Place des différents domaines d'investigation, problème des langues, des rapports avec les disciplines connexes, interrogation sur la longue durée, ambiguïté et limites des affirmations identitaires... autant de champs autour desquels, lors d'une rencontre tenue à Carcassonne, des chercheurs représentants des divers pays de l'Europe méridionale confrontèrent expériences, réflexions et projets dont ces Cahiers sont le témoignage.

En fin de volume un annuaire de plus de 300 titres, français (dont Gavroche) et étrangers, dresse un panorama exhaustif des revues évoquées dans ces Cahiers.

G.A.R.A.E., 91 rue Jules Sauzède, 11000 Carcassonne. 240 pages, 130 F

PARTAGE NOIR



Le dernier numéro que nous avons reçu est consacré à Erich Mühsam (1878-1934) qui joua un rôle important dans le mouvement anarchiste allemand et dont l'oeuvre reste à découvrir. La brochure regroupe principalement des articles introuvables ou inédits en français et montre un aspect peu connu de son oeuvre, celui de l'écrivain, du critique ou du dramaturge, tout en en privilégiant les positions sociales.

Librairie du Monde libertaire, 145 rue Amelot, 75011 Paris, 28 pages 9 F.

TELEVISION

DE LA "5" À ARTE



Il y a de grandes chances que nos lecteurs aient accueilli avec satisfaction le passage de la chaîne commerciale à la chaîne culturelle européenne ARTE. Ne serait-ce que pour le plaisir de retrouver l'émission "Histoire parallèle" disparue prématurément sur France 3. Autre motif de satisfaction, la diffusion, le 10 novembre - pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'invasion par l'armée allemande de la "zone non occupée" - du film "Ils n'ont réclamé la gloire ni les larmes" réalisé par Axel Hofmann de la WDR de Cologne d'après le livre de nos amis Eveline et Yvan Brès (Un maquis d'antifascites allemands en France 1942-1944), qui avait fait l'objet d'un compte-rendu dans le numéro 54 de **Gavroche.**

Le film, dont le titre est emprunté à un poême de Louis Aragon, nous permet d'admirer les magnifiques paysages cévenols où se déroulèrent les dramatiques événements. On découvre les "serres" d'accès difficile, couverts de forêts de châtaigniers pendant que le pasteur Chaptal évoque, bien naturellement, le souvenir des Camisards, résistants d'une autre époque. Puis la parole est donnée aux acteurs : Raymond Brès, chef de la petite station de chemin de fer de St-Frézal de Ventalon, évoque le souvenir des Résistants français qui accueillirent les Allemands; René Rouverand de ceux qui participèrent à leur hébergement; Henri Cordesse, futur préfet de la Lozère, ainsi que François Rouan dit "Montaigne" de ceux qui contribuèrent à leur sauvegarde et à leur organisation. La parole est alors donnée à d'anciens maquisards allemands ou autrichiens : Emil Ganzert, Richard Hilgert, Hans Krainer et surtout Max Dankner, miraculeusement réchappé du massacre de la Parade, puis à ceux qui, outre "Montaigne" luttèrent à leur côté : Le pasteur Chaptal et les Espagnols Saturnino Gurumeta et Miguel Arcas, dit "Victor".

Il est heureux que le souvenir de ces Allemands, bannis du nazisme, ait été fixé à la fois par le livre et par le film. Les acteurs et les témoins disparaissent peu à peu : les trois allemands interviewés dans le film sont morts depuis.

Ce film - ainsi que d'autres témoignages diffusés sur la chaîne ARTE - est une contribution importante à l'histoire de notre siècle.

Y.B.

... ET À FRANCE 3



Décidément nos amis figurent en bonne place à la télévision. Les lecteurs qui ont regardé "La marche du siècle", émission du 30 décembre consacrée aux tsiganes, n'ont pas été sans remarquer la présence dans le public d'un sympathique barbu, idéalement placé derrière le grand violoniste Yehudi Menuhin, l'invité de marque. Ce barbu, c'est notre ami Jacques Sigot dont les articles sur les camps d'internement en France, parus dans notre revue, furent justement appréciés par nos lecteurs. Il avait écrit en son temps un livre sur la persécution des tsiganes en France (dont nous reparlerons à l'occasion de sa prochaine réédition revue et augmentée), et c'est à ce titre qu'il fut invité par Jean-Marie Cavada. Son ami tsigane, Jean-Louis Bauer s'exprima au nom des anciens internés. Tous deux sont d'ailleurs à l'origine de la stèle érigée sur le site du camp de Montreuil-Bellay.

Quant à l'émission proprement dite, outre la qualité des débats à laquelle nous a habitué depuis longtemps son animateur, elle nous fit tomber sous le charme d'une merveilleuse musique interprétée par quatre "Manouches" au talent fou.

G.P

LISTE DES PRINCIPAUX ARTICLES PARUS DEPUIS LE N°61

Pour les soixante premiers numéros, consulter le N°61, ou à défaut, nous en demander la liste.
Nous rappelons à nos lecteurs que tous les numéros, sauf le N°2 et le N°9, sont encore disponibles.

N°61
— Les grèves dans le textile (1920-1936), l'exemple d'Elbeuf.
— La radio en URSS.
— André Gill l'impertinent, un caricaturiste de la fin du 19e.
— Deux écrivains sous la Terreur : Jacques Cazotte et l'abbé Barthélemy.

N°62
— La Banque de France pendant la Commune.
— Vienne : une ancienne tradition ouvrière. Les ouvriers dans l'industrie drapière entre 1880 et 1890.
— Les trois âges de la forêt. L'histoire du paysage forestier français.
— Aristide Delannoy, un caricaturiste méconnu de la "Belle Epoque".
— Les Forges de Paimpont (17-19e siècle).

N°63-64
— L'enfermement des communistes en France (1940-1944).
— La tourmente révolutionnaire. Des principes égalitaires à l'Empire.
— Portrait et itinéraire de Jean Grave. Son hebdomadaire dura 30 ans.
— Boucheries et bouchers au XIXe siècle.
— Les peuples de l'Autriche-Hongrie.
— Les Brésiliens à Rouen en... 1550. A propos de la conquête de l'Amérique.

N°65
— De "Royales Affaires" autour d'une forêt. (1770-1790)
— Les siècles obscurs du Moyen-Age.
— Une déportation oubliée : Fréjus 1er et 2 février 1943.
— Il y a 200 ans, la naissance de la Première République (21-22 Septembre 1792).
— Gus Bofa et le "Salon de l'Araignée" (1920-1930).
— Roger Salengro (1936) — De la calomnie au suicide.

N° 66
— Rossel, un officier pendant la Commune.
— Pierre Martin, militant anarchiste de la fin du siècle dernier.
— La disette en Bretagne (1853-1861).
— Le théâtre populaire avant Molière.
— Le bouilleur ambulant.

LES JEUX DE NOS GRANDS-PARENTS







Questions devinettes : *cherchez dans le dessin, vous finirez bien par trouver !*

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à
EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette (Editions Aubier)
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— Luttes ouvrières — 16e/20e siècle
— Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire
— Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?
— Les années munichoises (1938/1940)
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

La Résistance dans l'Eure
par Julien Papp
448 pages, illustré **148 F.**

Mémoires de la seconde guerre mondiale dans l'Eure
par Julien Papp
427 pages, illustré — **198 F.**

La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'occupation
par Gilles Ragache et Jean-Robert Ragache
347 pages, illustré — **118 F.**

Campagne et paysans des Ardennes 1830- 1914
par Jacques Lambert
22 x 18 cart. éditeur nombreuses illustrations. 583 pages — **225 F.**

Les Ardennais dans la tourmente
par G. Giuliano, J. Lambert et V. Rostowsky
552 pages, illustré — **175 F.**

Un maquis d'antifacistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Le retour des loups
par G. Ragache
270 pages — **115 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire
Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages **350 F.**

Jean Jaurès et le Languedoc Viticole
Par Jean Sagnes
128 pages — **90 F.**

André Gill L'impertinent
par Jean Valmy-Baysse
260 pages — **195 F**

Les Bibelforscher et le nazisme
par Sylvie Graffard et Léo Tristan
236 pages — **110 F**

Un Juif sous Vichy
par Georges Wellers
320 pages — **130 F**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

Maîtres et élèves d'autrefois
par Raymond Bailleul
462 pages — **180 F**

Instituteurs pacifistes et syndicalistes
Mémoires de François Mayoux
366 pages — **195 F**

Les combattants de la liberté
par Christian Rudel
232 pages — **140 F**

Le Père Alexandre racontait
Recueil d'histoires cauchoises
239 pages — **129 F**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"
Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — 125 F

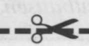
Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :
Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
62,50 F
— La Chevalerie
— L'Egypte
— Les Loups
— L'Amazonie
— Les Gaulois
— Les dragons
— La création du monde
— Les Incas
— La Grèce
— Les Vikings
— Les animaux fantastiques
— Les ours
— Vers l'Amérique
— L'Europe
— Les Indiens
— Ciel et étoiles

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, 400 pages illustrées — **45 F**
— Les Baleines
— Les Géants
— Les Fées

— L'Hiver
— Les sorcières
— Les musiciens
— Les couleurs
— Le printemps
— Les chats
— L'automne

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— Le Secret du grand-frère, une histoire de canuts
— Léa, le Galibot, une histoire de mineurs
— Le Ruban noir, une histoire de tisserands
— La Revanche du p'tit Louis, une histoire de forgerons
— Les cordées de Paris, une histoire de ramoneurs
— Les jumeaux de Carmaux, une histoire de verriers
— Frères du vent, une histoire de mousses
— Les Princes du rire, une histoire de jongleurs
— Quand la Charlotte s'en mêle, une histoire de dentellières
— Le sauvetage du proscrit, une histoire de typographe
— Le paquet volé, une histoire de saute-ruisseau
— Les fendeurs de liberté, une histoire d'ardoisiers.
— L'audace de Nicolas, une histoire de cheminots
— Voyage au bout de la Loire, une histoire de mariniers
— Le cadeau d'Adrienne, une histoire de porcelaines
— Fleurs d'Ajonc, une histoire de petite bonne
— Le rêve de bel humeur, une histoire de marchand de livres
— papillon de papier, le petit rat de l'opéra.
— La robe de bal, une petite couturière
— Les moutons d'Armel, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 68
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

Voici une nouvelle liste d'ouvrages anciens ou d'occasion disponibles à la vente. Vous pouvez passer vos commandes après vous être assuré (de préférence) que ces livres sont encore disponibles. Merci !

DEUXIEME GUERRE MONDIALE

- **Alleau (René), Hitler et les Sociétés secrètes.** *Enquête sur les sources occultes du nazisme.* Cercle du nouv.livre d'Histoire 1969. Rel. toile d'édit. 363p ill. .... 45 F
- **Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Sachso.** Terre Humaine 1983, Rel. toile, 617p, ill. .... 60 F
- **Amouroux (Henri), La vie des Français sous l'occupation.** Fayard 1963, 578p .... 50 F
- **Angel (Pierre), Hitler et les Allemands.** Ed.Sociales 1982, 400p index .... 45 F
- **Aron (Robert), Histoire de l'Epuration.** Fayard 1967-1975, 4 vol comprenant l'épuration politique (2 vol) et l'épuration professionnelle (2 vol) .... 400 F
- **D°,** 2 premiers vol seuls (l'épuration politique) lég. défraîchis .... 180 F
- **Aubrac (Lucie), Ils partiront dans l'ivresse.** *Lyon : mai 1943, Londres : février 1944.* Seuil 1984, 259p .... 35 F
- **Aziz (Philippe), Les criminels de guerre.** Denoël 1974, 368p ill. .... 45 F
- **D°, Au service de l'ennemi.** *La gestapo française en province 1940-1944.* Fayard 1972, 186p .... 40 F
- **Badia (Gilbert), Feu au Reichstag.** *L'acte de naissance du régime nazi.* Ed.Sociales 1983, 334p index .... 45 F
- **Beau et Gaubusseau, R5 Les SS en Limousin, Périgord et Quercy.** Presses de la Cité, 1984, 378p ill. .... 50 F
- **Bédarida (François), La politique nazie d'extermination.** A.Michel 1989, 333p .... 50 F
- **Besson (André), Les maquis de Franche-Comté.** France-Emp. 1978, 292p .... 35 F
- **Bilalian (Daniel), Le camp de la goutte d'eau.** Presse de la Cité 1980, 215p ... 30 F
- **Boisson (Jean), Le triangle rose.** *La déportation des homosexuels (1933-1945).* R.Laffont 1988, 247p .... 50 F
- **Bogatsvo (Jules), Les nazis après le nazisme.** *Où sont et que font aujourd'hui les anciens chefs nazis.* De Vecchi 1973, 300p .... 35 F
- **Brissaud (André), Canaris.** Cercle du Nouv. livre d'Histoire 1971, rel. toile édit. 653p, ill. .... 60 F
- **Brunet (J.-P.), Jacques Doriot. Du communisme au fascisme.** Balland 1986, 563p index .... 60 F
- **Cartier (Raymond), La Seconde guerre mondiale 1939-1945.** Presses de la cité 1980, 2 vol (414+386p), ill. .... 100 F
- **D°, Adolf Hitler à l'assaut du pouvoir.** R.Laffont 1975, 298p ill. .... 40 F
- **Cazaux (Yves); Journal secret de la Libération 6 juin 1944 au 17 novembre 1944.** A.Michel 1974, 351p .... 45 F
- **Chairoff (Patrice), Dossier néo-nazisme.** Ramsay 1977, 470p .... 50 F
- **Degrelle (Léon), Front de l'Est 1941-1945,** La table ronde 1969, 450p .... 40 F
- **Delarue (Jacques), Histoire de la Gestapo.** Fayard 1967, 400p .... 70 F
- **Diligent (André), Un cheminot sans importance.** France-Emp. 1975, 253p .... 30 F
- **Durand (Pierre), Les Français à Buchenwald et à Dora.** Ed. Sociales 1982, 318p ill. .... 45 F
- **Deutsch (Laszlo), L'affaire Frankenstein.** *Sous le IIIe Reich une banque juive dirigée par les SS.* Belfond 1979, 254p .... 35 F
- **Eisenhower (Dwight D.), Celui que je fus.** Cercle du nouv. Livre d'Histoire 1969, Rel. toile éd. 442p .... 45 F
- **Eisner (Jack), Le Survivant.** Stock 1981, 406p .... 35 F
- **Fest (Joachim C.), Les maîtres du IIIe Reich.** Cercle du Nouv. Livre d'Hist. 1965. Rel. toile éd. 409p .... 50 F
- **Fonvieille-Alquier (F.), Les Français dans la drôle de guerre.** Cercle du Nouveau livre 1971, Rel.toile éd. 558p ..... 60 F
- **Francos (Ania), Il était des femmes dans la Résistance...** Stock 1978, 484p .... 45 F
- **Fréville (Henri), La presse bretonne dans la tourmente 1940-1946,** Plon 1979, 347p, index .... 50 F
- **Galtier-Boissière, Mon journal pendant l'occupation,** "La jeune Parque" 1945, 249p .... 45 F
- **D°, Mon journal depuis la libération,** "La jeune parque" 1945, 333p .... 45 F
- **Géoris (Michel), Nuts !... la bataille des Ardennes.** Fr. Empire 1984, 208p ..... 30 F
- **Gorlitz (Walter), Le maréchal Keitel.** *Souvenirs, lettres, documents présentés par..* Fayard 1963, 350p .... 60 F
- **Hart (Liddell), Histoire de la seconde guerre mondiale.** Fayard 1978, 742p index .... 100 F
- **Irving (David), Rudolf Hess.** *Les années inconnues du Dauphin d'Hitler.* A.Michel 1988, 413p ill. .... 40 F
- **Kaufmann (Sylvain), Au-delà de l'enfer.** Seguier 1987, 397p .... 45 F
- **Kerr (Walter), Le secret de Staligrad.** Plon 1978, 284p .... 35 F
- **Kessel (Joseph), Les mains du miracle.** Gallimard 1971, 346p ill, ... 40 F
- **Kielar (Wieslaw), Anus Mundi.** *Cinq ans à Auschwitz.* R.Laffont 1980, 318p .... 45 F
- **Laloum (Jean), La France antisemite de Darquier de Pellepoix.** Syros 1979, 214p index .... 50 F
- **Mann (Erika), Dix millions d'enfants nazis.** Tallandier 1988, 291p .... 45 F
- **Maser (Werner), Hitler inédit.** *Ecrits intimes et documents.* A.Michel 1975, 270p ill et index .... 50 F
- **Michel (Henri), La guerre de l'ombre.** Cercle du nouveau Livre d'Histoire 1970. Rel.toile éd. index, 458p ill. .... 70 F
- **D°, Le procès de Riom,** A.Michel 1979, 407p ill. .... 50 F
- **Nobécourt (R.G.), Les secrets de la propagande en France occupée.** Fayard 1962, 532p .... 60 F
- **Paul (Wolfgang), La bataille de Moscou 1941/42.** Presses de la Cité 1977, 315p .... 30 F
- **Razola et Constante, Triangle bleu.** *Les républicains espagnols à Mathausen,* Gallimard 1969, 197p .... 30 F

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

- **Reimann (Viktor), Joseph Goebbels.** Flammarion 1973, 379p .... 40 F
- **Ribadeau Dumas (F.), Les damnés de Nuremberg.** Belfond 1977, 315p ill. ... 45 F
- **Ruffin (Raymond), Résistance P.T.T.** Presses de la Cité 1983, 284p .... 50 F
- **Saint-George (George), Les massacres de Babyi-Yar.** France-Emp. 1969, 254p .... 35 F
- **Salisbury (Harrison), Les 900 jours.** Le siège de Léningrad. A.Michel 1970, 653p ill, index .... 80 F
- **Sandoz (Gérard), Ces Allemands qui ont défié Hitler 1933-1945.** Pygmalion 1980, 255p index .... 50 F
- **Schwarberg (Günter), Ils ne voulaient pas mourir.** *Les enfants martyrs du Bullenhuser Damm.* Presses de la Renaissance 1981, 240p ill. .... 35 F
- **Steinberg (Lucien), Les Allemands en France 1940-1944.** A.Michel 1980, 378p index .... 60 F
- **Ternon et Helman, Le massacre des aliénés.** *Des théoriciens nazis aux praticiens.* Casterman 1971, 270p index ... 50 F
- **Terres (Robert), Double jeu pour la France 1939-1944.** Grasset 1977, 393p .... 40 F
- **Tolstoy (Nicolai), Les victimes de Yalta.** France-Emp. 1980, 350p .... 45 F
- **Tournoux (Raymond), Pétain et la France.** Plon 1980 574p index .... 50 F
- **Treece (Patricia), Un homme pour les autres. Maximilien Kolbe.** Fr.Loisirs 1985, 250p .... 30 F
- **Vittori (J.-P.), Une histoire d'honneur, la Résistance.** Ramsay 1984, 243p ... 35 F

DIVERS

- **Armengaud (André), L'opinion publique en France et la crise nationale allemande en 1866.** (Univ. de Dijon) Sté Les belles lettres, 1962, 124p .... 60 F
- **Baby (Jean), Un monde meilleur.** Maspero, Cahiers libres 63-64 1964 .... 40 F
- **Bayet (Albert), Pour une réconciliation française, laïcité XXe siècle.** Hachette 1958, 256p .... 40 F
- **Bertier de Sauvigny, La Restauration.** Flammarion 1955, 652p .... 35 F
- **Bertrand (Alexis), L'égalité devant l'instruction.** Cahiers de la quinzaine 1904 (défraîchi) .... 45 F
- **Brulat (Paul), Violence & raison.** L'Affaire Dreyfus. P.-V. Stock 1898, rel. toile, 270p .... 80 F
- **Castex (Patrick), "Voie chilienne" au socialisme et luttes paysannes.** Maspero Doc. et rech. 10, 1977 .... 40 F
- **Charles-Roux (François), Thiers et Méhémet-Ali.** Plon 1951, 334p .... 40 F
- **Chaudeurge (Alfred), Qu'un sang impur.** *Des "Trois glorieuses" à la fosse commune.* Nelle éd. Debresse 1962. Récit 159p .... 30 F
- **Collectif, Le choléra la première épidémie du XIXe siècle.** Bibl. de la Rév. de 1848 T.XX, 188p .... 60 F
- **Collectif, Etudes sur les mouvements libéraux et nationaux de 1830.** Les éd. Rieder 1932, 226p .... 70 F
- **Darmon (J.-J.), Le colportage de librairie en France sous le Second Empire.** Plon, 1972, 316p .... 50 F
- **Dresch (Joseph), Heine à Paris (1831-1856).** Didier-Paris 1956, 177p .... 50 F
- **Duhamel (Georges), Géographie cordiale de l'Europe.** Mercure de France 1931, 283p .... 30 F
- **Dupieux et Moreau, Histoire du Bourbonnais pour la jeunesse.** Crépin-Leblond, Moulins 1945, 200p ill. Ed. orig. .... 70 F
- **Gauvain (Auguste), Les origines de la guerre européenne.** A.Colin 1918, 336p .... 30 F
- **Gros (Gaston), La République des coquins.** Baudinière 1934, 255p (lég. défraîchi) .... 35 F
- **Harpaz (Ephraïm), L'école libérale sous la Restauration, Le "Mercure" et la "Minerve" 1817-1820.** Travaux d'Hist. Ethico-Politique T.XVI. Droz 1968, 424p index .... 90 F
- **Jalée (Pierre), Le pillage du Tiers monde.** Maspero Cahiers libres 68 (taché) .... 30 F
- **Jochen von Lang, Eichmann l'interrogatoire.** Belfond 1984, 314p .... 30 F
- **Khrouchtchev, Souvenirs.** R. Laffont 1971, 590p, ill, index .... 60 F
- **La Gorce (P.-M. de), La République et son armée.** Fayard 1963, 708p index .... 60 F
- **Lane (Mark), L'Amérique fait appel.** *Le mystère Kennedy.* Arthaud 1966, 462p index .... 45 F
- **Lentin (A.-Cl.), La lutte tricontinentale.** Maspero Cahiers libres 86-87 .... 50 F
- **Marquant (Robert), Thiers et le baron Cotta.** *Travaux et mémoires des Instituts français en Allemagne.* PUF 1959, 537p index .... 100 F
- **Neill (A.S.), Libres enfants de summerhill.** Maspero, Textes à l'appui 1972 .... 40 F
- **Owsinska (Anna), La politique de la France envers l'Allemagne à l'époque de la monarchie de Juillet.** Fascicule de 130p édité en Pologne en 1974, Index .... 60 F
- **Prévost-Paradol (A.), La France nouvelle et pages choisies.** *Présentation et notes de Pierre Guiral.* Les classiques de la politique, Garnier 1981, 294p .... 50 F
- **Revue, Histoire quantitative de l'économie française.** Cahiers de l'Inst. de science écon. appl. N° 115 (2 vol) juillet 1961 .... 80 F
- **Rohr (Jean), Victor Duruy, ministre de Napoléon III.** *Essai sur la politique de l'instruction publique au temps de l'Empire libéral.* Pichon et Durand-Auzias 1967, 213p .... 80 F
- **Roupnel (Gaston), Histoire de la campagne française.** Grasset 1943, 432p .... 60 F
- **Roussel (Jean), Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution 1795-1830.** Lectures et légendes. A.Colin 1972, 590p Index et bibliogr. .... 90 F
- **Sieburg (F.), Dieu est-il Français ?,** Grasset 1930, 370p .... 40 F
- **Simon (Pierre-Henri), Les catholiques, la politique et l'argent.** Aubier coll. Esprit s.d. (1935 ?) .... 30 F
- **Sion (Jules), La France méditerranéenne.** A.Colin 1947. (annoté) .... 25 F
- **Turmann (Max) Au sortir de l'école.** *Les patronages.* V. Lecoffre 1899, 397p (Couv. déchirée) .... 60 F
- **Vallon (Louis), L'anti de Gaulle.** Seuil 1969, 121p .... 25 F
- **Versini (Xavier), M.de Buonaparte ou le livre inachevé.** *Première biographie du père de Napoléon.* Albatros, 1977, 206p .... 40 F





Deux mois après l'exécution des dantonistes eut lieu la fête de l'Etre suprême. Je n'assistai pas à la fête, mais Marie-Anne et sa mère me dirent plus tard qu'on avait jamais tant vu d'arcs de triomphe de verdure élevés sur les places ni de roses jonchant les rues. Chaque fenêtre avait son drapeau ou ses fleurs. Un fleuve humain roulait vers les Tuileries et le Champs de Mars. L'impression générale fut bien moins profonde qu'à la première fête de la Fédération. Beaucoup espéraient qu'à l'occasion de cette fête, la Convention proclamerait la fin de la Terreur. Il n'en fut rien, et l'échafaud qui avait été enlevé de la place de la Révolution y reparut le lendemain. Et maintenant, il faut que j'arrive à la grande journée du 9 thermidor, qui vit pour longtemps le recul de notre Révolution.



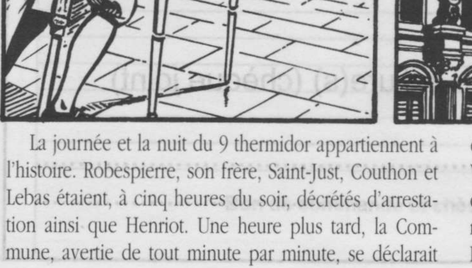






Le club des Enfants de la Liberté tenait ses séances tous les dimanches, mais combien était diminué le nombre de ses fidèles ! Tonoire, le patron du local était inquiet. Son cabaret, qui avait d'abord pris pour enseigne : Au Sceptre, puis Au Sceptre et à la Constitution, puis A la Liberté, avait maintenant celle-ci : A la loi. Le gros homme, flairant le vent se demandait sans doute quelle serait la prochaine appellation. A la fin de messidor, les députés qui sentaient peser sur eux la défiance de Robespierre préparaient sa chute, aidés par la plupart des membres du Comité de salut public, lassés de la tyrannie de leur collègue et de ses deux amis, Saint-Just et Couthon. Le peuple commençait à s'exaspérer des exécutions et s'efforçait même d'arrêter les charrettes des condamnés, quelquefois au cri de : "A bas Robespierre !".











La journée et la nuit du 9 thermidor appartiennent à l'histoire. Robespierre, son frère, Saint-Just, Couthon et Lebas étaient, à cinq heures du soir, décrétés d'arrestation ainsi que Henriot. Une heure plus tard, la Commune, avertie de tout minute par minute, se déclarait en insurrection et faisait sonner le tocsin de l'Hôtel de Ville; les sections s'agitaient : les six prisonniers étaient délivrés par les municipaux et ramenés triomphalement à l'Hôtel de Ville. Ce fut peut-être la perte de Robespierre. S'il était demeuré prisonnier, son procès eût pu finir par un formidable acquittement. Il eût passé pour la victime des méchants et des corrompus. Je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là, me demandant ce qui se passait au faubourg. Mais le faubourg ne bougea pas.





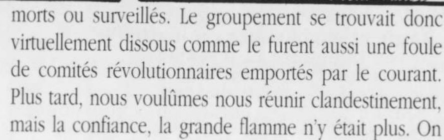


Lorsque vers trois heures du matin, à la suite du gendarme Merda qui blessa Robespierre d'un coup de pistolet à la mâchoire, les forces de la Convention, envahissant l'Hôtel de Ville, arrêtèrent tous ceux qui s'y trouvaient, mon ami Lance était du nombre. Le faubourg ouvrier qu'avaient agité Santerre, Rossignol et les hébertistes ne connaissait pas Robespierre, homme d'Etat et législateur par tempérament : il le laissa succomber. Hélas Lance succomba avec lui. La mise hors la loi dispensait de jugement. A cinq heures du soir, un défilé de charrettes transporta les vaincus vers la place de la Révolution où l'échafaud avait été réédifié. Une foule de réacteurs et de nobles, qui osaient enfin se montrer, mêlés à d'élégantes dépravées, hideuses de fureur, emplissaient les fenêtres de la rue Saint-Honoré, les trottoirs et la place, hurlant ou glapissant : "A la guillotine !".



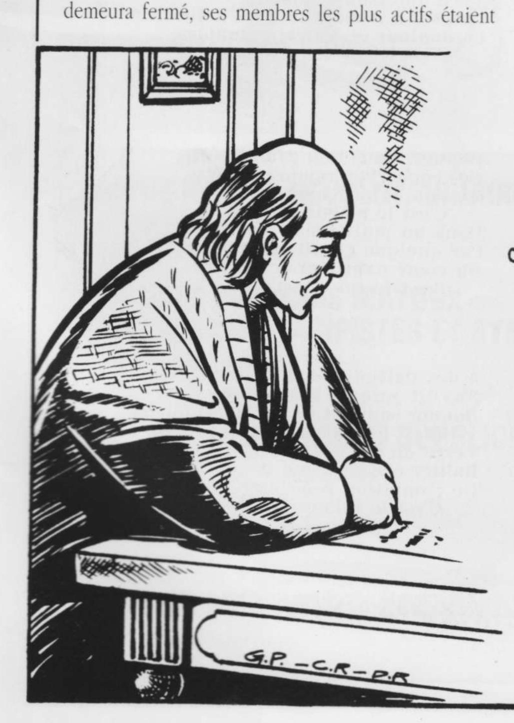








Après le 9 thermidor, les événements se précipitèrent. Le père Maréchal et Michu avaient été arrêtés. Très heureusement, Santerre avait été relaché et il arracha aussitôt un ordre d'élargissement. Mais notre club demeura fermé, ses membres les plus actifs étaient morts ou surveillés. Le groupement se trouvait donc virtuellement dissous comme le furent aussi une foule de comités révolutionnaires emportés par le courant. Plus tard, nous voulûmes nous réunir clandestinement, mais la confiance, la grande flamme n'y était plus. On avait trop souffert, trop craint pendant deux années ; les gens maintenant voulaient vivre et s'amuser. Déjà reparaissaient les équipages des anciens nobles et des spéculateurs enrichis qui faisaient la fête pendant que le peuple se mourait de faim.

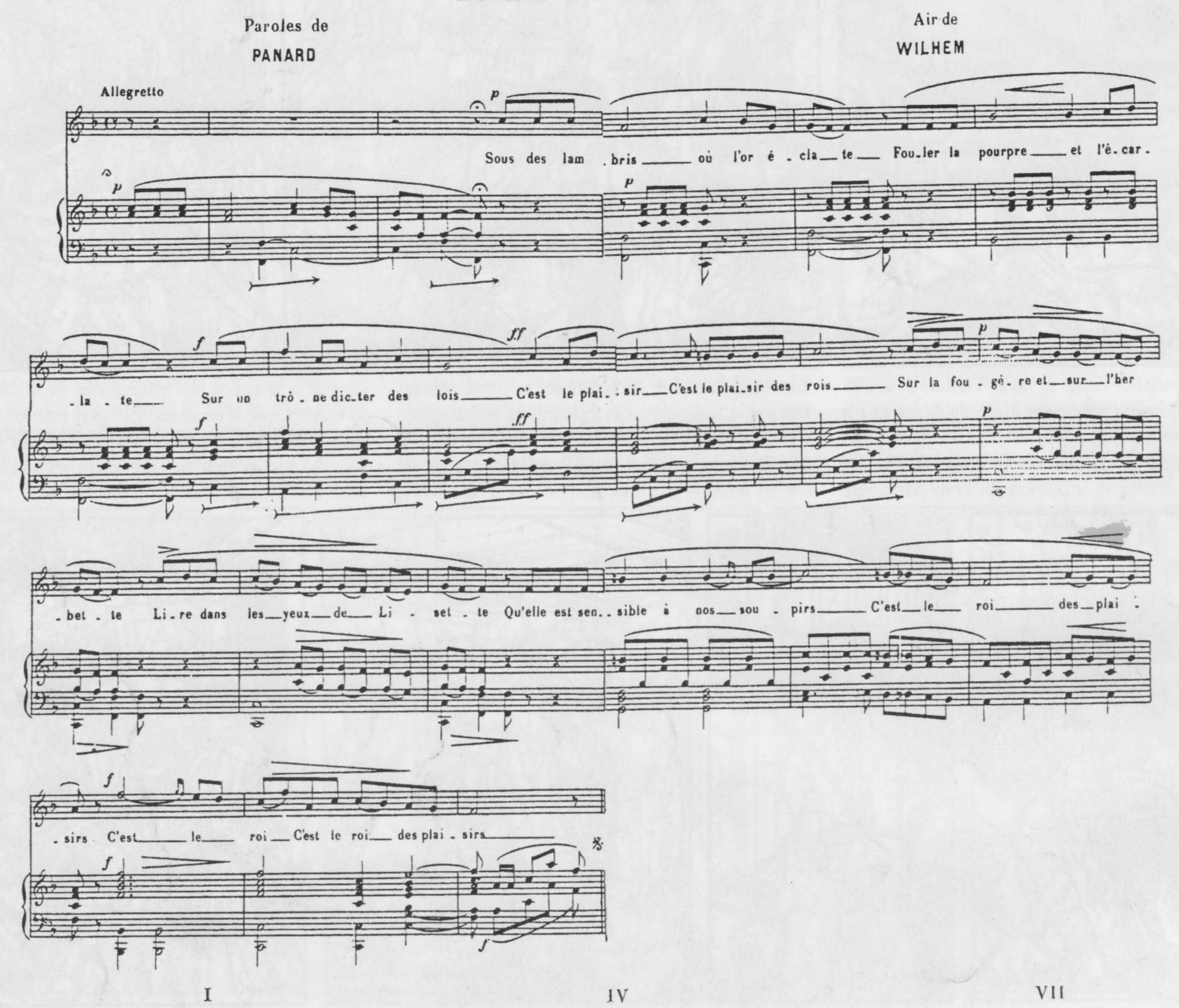


Ainsi, malgré les fautes, les excès ou même les crimes qui l'ont accompagnée et qui ne peuvent l'amoindrir, cette révolution a été admirable. Elle a donné au monde une vie nouvelle et une espérance; mais elle n'est pas terminée: elle le sera quand les idées de liberté et de justice seront définitivement réalisées pour tous les hommes.

Jacques Fléchard, le 28 février 1848



LE ROI DES PLAISIRS



I

Sous des lambris où l'or éclate
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois
C'est le plaisir des rois
Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de Lisette
Qu'elle est sensible à nos soupirs
C'est le roi des plaisirs.

II

Quelle que part que l'on se transporte,
Etre entouré d'une cohorte
Voir des curieux jusques aux toits,
C'est le plaisir des rois
Quand on voyage avec Sylvie
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphirs
C'est le roi des plaisirs

III

Posséder des trésor immenses
Briller par de riches dépenses
Commander et donner des lois
C'est le plaisir des rois
Toucher l'objet qui sait nous plaire ;
Par un retour tendre et sincère
La voir sensible à nos désirs
C'est le roi des plaisirs

IV

Agir et commander en maitre
Avec la poudre et le salpêtre
Fortement appuyer ses droits
C'est le plaisir des rois
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs
C'est le roi des plaisirs

V

Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie.
En charger sa tête et ses doigts
C'est le plaisir des rois
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nanette
Que perles, rubans et saphirs
C'est le roi des plaisirs.

VI

Quand on est heureux à la guerre
En informer toute la terre
Publier partout ses exploits
C'est le plaisir des rois,
Lorsque l'amour nous récompense
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs
C'est le roi des plaisirs.

VII

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante
Réduire des cerfs aux abois
C'est le plaisir des rois
Avec une troupe choisie
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
C'est le roi des plaisirs

VIII

Donner, dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête
Où l'on entend mugir cent voix
C'est le plaisir des rois,
Dans un petit repas tranquille
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les désirs
C'est le roi des plaisir.

IX

A des flatteurs, dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent de beaux emplois,
C'est le plaisir des rois,
Verre en main près de ce qu'on aime
Railler ceux qu'une ardeur extrême
De l'ambition rend martyrs
C'est le roi des plaisirs.